

REVUE DE PRESSE

1999

DONNER DU SENS AUX MUTATIONS

MAI - 1999



Les femmes à la caméra

Comme chaque année, le Festival International de Films de Femmes de Créteil s'est imposé comme un événement cinématographique majeur. Des fils et des films qui relient les femmes...

Soucieux de préserver son identité de lieu de parole, d'échanges, de débats et de points de vue, ce festival se fait depuis vingt-et-un ans le chantre d'une action culturelle au sens large du terme, une manifestation tout à la fois sérieuse et festive où priment intelligence, originalité et qualité de la programmation. Le cru 99 est loin d'avoir déçu les espérances.

Du côté de la compétition internationale, les longs métrages de fiction se sont confrontés à des thématiques relativement similaires, explorant alternativement l'expérience du temps et de la mémoire - 2 secondes de Manon Briand, Drylongso de Cauleen Smith, Radiance de Rachel Perkins - ainsi que celle de la solitude - Emporte-moi de Léa Pool, Xiu Xiu de Joan Chen,



Xiu-Xiu de Joan Chen

Nic de Dorota Kedzierzawska.

Les longs métrages documentaires, en revanche, se sont davantage intéressés à la dénonciation de la violence politique et sociale - Tala med mig systrar! de Maj Wechselmann, Running for Bogota d'Odile Isralson, Que personne ne bouge de Solveig Anspach -, ainsi qu'à l'exploration des différents langages du corps, tour à tour chorégraphiés - Urban Clan de Michelle

Mahrer, Histoire d'une transmission de Marie-Hélène Rebois, Bruit blanc de Valérie Urréa -, difforme - Gaias Born de Bente Milton - ou entravé - Elisabeth-Sveriges farligaste kvinna de Marianne Spanner.



2 secondes de Manon Briand

LE DRAME DE L'INSTANT

Avec 2 secondes, son premier long métrage, la réalisatrice québécoise Manon Briand livre un film métaphysique qui tente de rendre compte de l'expérience immédiate du temps. Faisant écho aux études de Gaston Bachelard, elle s'interroge sur la critique einsteinienne de la durée objective, sur la réalité de l'instant, sur le caractère affectif de la durée, le continu et le discontinu. l'unité. Deux secondes, c'est très exactement le temps d'hésitation qui coûte à l'héroïne son exclusion des compétitions de vélo tout terrain qui constituent sa raison même de vivre, un court laps de temps qui rompt avec son passé et l'isole d'elle-même tout en lui faisant prendre conscience de sa solitude. Rarement le septième art est parvenu à souligner, avec autant d'acuité, le caractère dramatique de l'instant, et Manon Briand fait ici la preuve de toute l'étendue de son talent.

REFUSER L'EXCLUSION

Attaché à la transmission du patrimoine culturel aborigène, Urban Clan pose la question de l'héritage et de l'appartenance identitaire au travers de l'expérience de trois artistes d'origine aborigène, Stephen, David et Russel Page - respectivement chorégraphe, compositeur et «performer» -, fondateurs de la compagnie de danse contemporaine The Bangarra Dance Theater dont la renommée n'est à présent plus à faire. Tout en soulignant l'importance grandissante de l'attention portée à cette culture ancestrale, il fait écho à une tendance ouvertement engagée du cinéma australien qui dénonce avec virulence toute forme d'exclusion. Une attitude que l'on a pu retrouver tout au long de la rétrospective consacrée aux Antipodes, faisant la part belle aux travaux des féministes des années soixante-dix comme Jeni Thornley et Megan McMurchy - For Love or Money -, Martha Ansara - Secret Storm - et Margot Nash -Vacant Possession, Shadow Panic -, qui questionnent l'histoire du travail des femmes, l'identité féminine, la maternité, la sexualité ou la famille.

Autre documentaire consacré à la danse, *Histoire d'une transmission* s'intéresse quant à lui à la question de la «passation» du langage chorégraphique. Prenant comme prétexte l'arrivée, au répertoire de l'Opéra de Paris, de l'avant-dernière pièce de Dominique Bagouet, *So Schnell*, créée en 1990 à Montpellier, Marie-Hélène Rebois suit au plus près les répétitions du corps de ballet classique de l'Opéra dirigées par deux des danseurs des Carnets Bagouet, Olivia Grandville et Matthieu

TENDANCES Ecrans

Doze. Cette rencontre entre deux mondes diamétralement opposés, le classicisme et l'avant-garde, s'offre à la fois comme la somme de deux expériences et comme le précieux témoignage de ce qui constitue l'essence même du spectacle vivant. Les danseurs repoussent sans cesse les limites de leur expérience, substituent aux mouvements très stylisés et très codés du corps de ballet ceux, plus libres, de l'activité humaine, prônés par la danse contemporaine, et flirtent avec une créativité proche de l'inspiration. D'une force bouleversante, Histoire d'une transmission interpelle les notions de dépassement de soi, de performance, de mémoire, d'héritage comme de patrimoine.

Multiplicité des regards, des cultures, des questionnements, des luttes, des sexualités et des identités, ce panorama de la création cinématographique au féminin rappelle, si besoin est, que l'art cinématographique reste avant tout une question de parti pris et d'engagement. A l'aube du troisième millénaire, le festival de Créteil conserve toute sa vitalité.

SANDRINE FILLIPETTI

Le 21e Festival International de Films de Femmes s'est déroulé du 12 au 21 mars 1999. Il sera prolongé par la projection des huit films australiens au 52° festival de Cannes -du 12 au 23 mai 1999- dans la sélection *Les Antipodes à Cannes* (au sein du Forum Cannes festi-

Un très beau livre Films de femmes, six générations de réalisatrices vient de paraître aux éditions Alternatives sous la signature de la cofondatrice de la rencontre, Jackie Buet. Il nous conte l'histoire de l'équipe du festival depuis vingt ans à la recherche de femmes cinéastes, des «pionnières de l'image» aux professionnels d'aujourd'hui. De toute la planète, on découvrira les écritures et les regards de femmes qui ont marqué et marqueront encore plus demain le cinéma.

Fil(m)s de femmes

A ce 21ème Festival, j'ai pu découvrir sept films de long métrage de fiction qui évoquaient en filigrane, un réseau de thèmes étrangement semblables, si on prend le temps de les voir émerger. Les réalisatrices ne sont plus en recherche d'un cinéma qui leur serait spécifique, elles n'ont plus à faire leurs preuves, c'est leurs jeunes héroïnes qui sont en recherche:

- d'une parole perdue pour communiquer avec les autres comme la petite fille Amy devenue muette à la mort de son père. (*Amy* 1998 de la réalisatrice australienne Nadia Tass).
- d'une vie familiale bienveillante et d'une vraie adolescence, comme la jeune Xiu Xiu qui fut enrôlée, exilée et violée par un pouvoir politique totalitaire (*Xiu Xiu* 1998 de la réalisatrice chinoise Joan Chen.
- d'une mère évoquée dans des images de victime sexuelle ou de sorcière comme ces trois sœurs qui confrontent leurs peurs de se retrouver, à son enterrement, si proches et si différentes (*Radiance* 1998 de l'australienne Rachel Perkins, issue de la communauté Aborigène).
- d'une identité de femme, face à une



Radiance de Rachel Perkins

mère suicidaire qui ne renvoie qu'images de dépressions, pour soutenir l'adolescence d'Hanna (*Emporte moi* -1999 - de la réalisatrice canadienne Léa Pool).

- d'un contact qui ramène la jeune Sabine dans un réel abordable, hors de microsociétés d'aliénés que représentent actuellement pour elle, la famille, l'école... tout ce qui fait cercle clôturé (*C'est la tangente que je préfère* - 1998 - de la réalisatrice française Charlotte Sylvera). - d'une expression artistique originale pour attirer l'attention sur une génération en voie de disparition, surtout chez les jeunes hommes noirs américains anéantis par le crime, la drogue ou la prison, comme pour cette étudiante noire aux beaux-arts, Pica (*Drylongso* - 1998 - de la réalisatrice américaine

Cauleen Smith).

- d'une porte vers le merveilleux qui s'entrouve grâce à des mots magiques qui s'écrivent dans des livres de poésie ou des romans, comme l'évoque la vie perturbée de l'écrivain Janet Frame, enfermée 8 ans sous l'étiquette de schizophrène (*Un ange à ma table -* 1990 de la célèbre réalisatrice néo-zélandaise Jane Campion). Dans l'évocation poétique de ce dernier film, ces vers résumeraient bien un premier constat de tout ces films qui courent de l'un à l'autre comme un leitmotiv : «Le monde est plein de chagrins qui dépassent l'entendement».

FAIRE FACE

Le cinéma des femmes aujourd'hui ne donne pas dans la distraction, ni dans la dénonciation. Les réalisatrices vont vers des constats sans accusation. Leurs héroïnes sont confrontées essentiellement à une souffrance familiale, à ne plus reconnaître la place de la mère et du père ainsi que leur rôle social.

Généreuses, ces réalisatrices donnent à voir et à entendre ce qu'elles savent, ce qu'elles ont vécu, ce qui les touche. Elles tournent leurs films sans grand budget, sans vedettes qui attireraient les foules. Elles choisissent avec beaucoup de pertinence des actrices non professionnelles, toutes formidables, qui jouent vrai à défaut d'avoir appris et qui

se donnent comme les femmes donnent leurs tripes quand elles accouchent.

Aux dires d'une des comédiennes présente, Kerry Fox, les réalisatrices accompagnent leurs émotions, leurs états d'âme à tout moment afin d'en nourrir leur personnage de fiction. Elle parle de la découverte de ce métier en disant : «Je me donne à eux, cœur et âme». Avec le rôle de Janet, elle dit également «J'ai puisé dans ma jeunesse



Drulongso de Cauleen Smith

cette puissance d'être timide. Je l'ai expulsée de moi-même». Elle dit encore en parlant de Jane Campion : «Elle m'a encouragée à me dévoiler complètement, en en prenant la responsabilité».

Plus que des victimes ?

L'évocation des sœurs complices a été mise en scène dans plusieurs narrations, elles ne sont plus décrites comme ennemies, elles se sentent liées et responsables les unes des autres, souvent sans explications. Très belle et très simple image, dans le début de film de Charlotte Silvera, de la main de la grande sœur qui tient la main de la petite sœur, elles donnent l'impression d'être seules à avancer on ne sait où tellement le plan est serré. Les adultes sont au loin, quelque part, témoins souvent impuissants. C'est une génération qui se soutient, frère et sœur confondus.

Tous ces films racontent sans cesse la solitude de l'adolescent devant la démission des parents, ceux qui n'ont plus le temps, plus de travail, plus d'espoir. Les pères quand ils sont encore là, boivent, jouent, violent ou rêvent à ce

qu'ils auraient pu être. Les mères sont à cran, elles doivent tout assumer. Elles sont soit sur la défensive, soit paumées. Serions-nous dans un monde où il n'y aurait plus que des victimes ? Ces réalisatrices cadrent toutes ces violences. toutes ces démissions avec amour, avec malgré tout un hymne à la vie et au libre arbitre, une sorte de pardon sans raison, une folie salutaire en sorte comme dans le film Radiance où les cendres de la mère, accidentellement projetées, retombent sur ses filles en confetti... drôle de fête, mais belle fête que cette fête de la vérité qui doit être dite quoiqu'il en coûte.

Une volonté de refaire surface malgré tout, est le fil précieux qui les relie tous. Dans une image évocatrice d'*Emporte moi*, nous voyons Hanna et son jeu incessant dans l'eau ou dans la mer (mère à qui est dédié ce film). Il consiste à se laisser sombrer le plus lentement possible dans les profondeurs, en apnée, comme morte, avant qu'un dernier sursaut ne la remonte. L'appel au souffle, à la première respiration est plus fort que tout.

Alors que le film chinois, le cadavre de la jeune Xiu Xiu fait désormais partie de ce vaste et beau paysage de steppe, balayé par un vent qui contient son dernier souffle, que l'hiver va geler et dont la neige veut blanchir le souvenir. Son adolescence bafouée s'achève avec sa vie auprès de ce tibétain castré qui lui

manifestera un amour inconditionnel en lui supprimant, à sa demande, la vie et en l'accompagnant dans cette mort libératrice, d'une oppression qui les avait stigmatisés et qui n'en finissait plus.

L'appel au sang est également présent dans plusieurs films, symbolisé par l'arrivée de ce sang menstruel de la future femme dont les mères ne disent rien ou presque. Comme si le seul souci était de l'éponger. Autre fil que ce fil rouge qui relie les femmes entre elles, qui appelle à la vie et qui se dévide, sans but. C'est aussi le sang de tous ces avortements évoqués et subis par ces jeunes chinoises. C'est comme si la vie par moment n'osait plus se dire, se célébrer : «Nul ne vit sa vie» disait le poète Rilke.

Constat troublant d'Hanna «Elle entend rien, voit rien, sent rien... ma mère». Alors, elles sont là, courageuses, ces réalisatrices avec leurs évocations sans concession, souvent douloureuses, pour éclairer avec leurs projecteurs ces rapports mère/fille cimentés de non-dits... Le cinéma des femmes met à l'ordre du jour, en cette fin de siècle, dans les salles obscures, ces paroles de l'évangile: «Que celui qui a des oreilles pour entendre entende» auxquelles on peut rajouter «et que celui qui a des yeux pour voir voit», nous incitant à la vigilance et à la responsabilité.

Frédérique Gros

PALMARÈS

- Grand Prix du Jury : S Dniom Rojdenia (Longue vie) de Larisa Sadilova, Russie.
- Prix spécial du Jury : Xiu Xiu de Joan Chen, USA/Chine.
- Prix du Jury Graine de Cinéphage
- Meilleur long métrage fiction de la section : *Amy* de Nadia Tass, Australie.
- Prix du Jury AFJ (Association des Femmes Journalistes) Meilleur long métrage documentaire : Histoire d'une transmission de Marie-Hélène Rebois,
- Prix du Jury Canal + Meilleur court métrage : Adrian de Maja Weiss, Slovénie.

- Prix du Public : *Radiance* de Rachel Perkins, Australie.
- Meilleur long métrage fiction :
 Radiance de Rachel Perkins,
 Australie.
 - Meilleur long métrage documentaire: *Que personne ne bouge* de Solveig Anspach, France.
 - Meilleur court métrage français :
 T'entends comment tu parles à ta femme de Anne Guillemard, France.
- Meilleur court métrage étranger : La fête des mères, de Chris Vander Stappen, Belgique.

Echo Républicain - 8 mars 1999

rnée des Femmes: nombreuses initiatives

E nombreuses initiatives politiques, syndicales et associatives sont prévues dans toute la France pour célébrer aujourd'hui la Journée internationale des Femmes.

pe à la Mutualité, pour une rencontre intitulée Avec une journée d'avance, la secrétaire nationale du PS aux droits des femmes Michèle Sabban a réuni dimanche universitaires et élu(e)s d'Euro-

'Pas d'Europe sans elles'

gnon, et convie des femmes de tous horizons à position initiale du Sénat a d'ailleurs retardé le voulait voir adoptée symboliquement le 8 mars cription d'un objectif de parité dans la Constitution, que vient finalement de voter le Sénat. L'opcalendrier de cette réforme, que le gouvernement une réception le soir. Il ne manquera pas d'évoquer la place des femmes en politique et l'ins-Aujourd'hui, Lionel Jospin réunit les femmes branchu et Demessine) pour un déjeuner à Matiministres du gouvernement (Mmes Aubry, Péry, Buffet, Guigou, Trautmann, Voynet, Royal, Lepar le Congrès.

droits des Femmes, inaugure aujourd'hui à Paris De son côté, Nicole Péry, secrétaire d'Etat aux une exposition sur "la parité en marche".

est organisé lundi à Paris sur ce thème par la Fédération nationale solidarité-femmes et la deux millions de femmes en France: un colloque 02 33), pour rappeler que ce fléau touche quelque nal d'écoute des violences conjugales (01 40 02 Mme Péry rend ensuite visite au service natio-Fédération française de santé mentale.

De son côté, le ministre des Finances Domi-

geantes d'entreprise, et Michèle Demessine, secrétaire d'Etat au Tourisme, des femmes ennique Strauss-Kahn reçoit une vingtaine de femmes de la société civile, notamment des dirigagées dans la vie politique et le tourisme.

Optant pour l'ironie, Les Verts vont de leur côté offrir aux députés un "kit ménager", comprenant notamment un tablier et une cuillère en

Les syndicats se mettent aussi à l'heure du 8 avec la secrétaire générale, Nicole Notat, et la secrétaire nationale chargée des femmes, Annie mars: la CFDT, qui a ouvert un forum sur les droits des femmes sur Internet (www.cfdt.fr) depuis le 15 février, tiendra débat sur le Web lundi,

ganise un séminaire du 8 au 10 mars sur la place hommes: vous avez dit égalité?", et la CFTC ordes femmes dans les organisations syndicales en nit un colloque sur le thème "Egalité femmes-L'UNSA (union des syndicats autonomes) réu-Thomas.

pour les droits des femmes fait circuler une pétition nationale contre le travail à temps partiel La CGT consacre une journée de débats au travail féminin le 12 mars, et le Collectif national

sieurs forums régionaux début mars sur le thème: Par ailleurs, le Centre national d'information des femmes et des familles (CNIDFF) lance plu-"l'Europe a besoin des femmes", avant un forum national à Paris les 23 et 24 avril.

La ville de Marseille abrite plusieurs jours de

s'ouvre le 12 mars le Festival annuel du film de femmes. centre culturel du Mans évoque durant deux jours



JEUNE CINÉMA - mars / avril 99

EDITORIAL

peine séchée l'encre des lamentations qui, à l'heure des bilans annuels, avaient envahi les colonnes de tous les périodiques sérieux - le cinéma français se meurt, le cinéma français est mort ! -, l'embellie est arrivée. Le peu résistible petit Gaulois a eu tôt fait de redonner aux spectateurs hexagonaux le goût des vraies valeurs menacées par l'hydre américaine aux têtes toujours recommencées. Saluons donc d'un grand coup de béret (français) le film de Claude(s) Zidiberri, qui a regonflé à bloc notre identité culturelle vacillante, et passons aux choses sérieuses.

Le sérieux, c'est évidemment la disparition de Kubrick, à propos duquel tout a été dit et écrit. Plus que ses chefs-d'œuvre avérés, sa première période, Spartacus compris, nous était chère, particulièrement son Baiser du tueur (1955), dont la photogénie et le style époustouflant annonçait les réussites futures. Sa grande ombre absente n'a pas fini de planer sur un art de moins en moins pourvu de monstres de cette envergure - et le palmarès des césars, sacrant Pirès (Taxi), Veber (Le Dîner de cons) et Chéreau comme trois des meilleurs réalisateurs de l'année ne peut qu'accroître notre sentiment de déperdition.

Le sérieux, c'est aussi l'attaque en règle qu'a subi Ça commence aujourd'hui de la part de la critique qui donne le ton de la saison. On peut trouver que Bertrand Tavernier ne travaille pas dans la dentelle, qu'il a tendance à trop charger son navire lorsqu'il veut convaincre ; on ne peut que s'incliner devant sa fougue, sa générosité, son - osons le mot - humanisme, toutes manifestations un peu obscènes en nos temps de cynisme sauvage. Il est plaisant de voir une équipe aussi chatouilleuse du côté du social, Pathé et Vivendi aidant, que celle de Libération (assez frondeuse par ailleurs pour consacrer 7 pages à Astérix) froncer le nez devant la dictature du «tout-sociologique» dont Tavernier est censé nous menacer. Souhaitons à celui-ci de continuer à cultiver «l'aristocratique plaisir de déplaire» - en tout cas de ne pas plaire à n'importe qui.

Le sérieux, enfin, c'est la constatation du manque de curiosité du public parisien, trop sollicité sans doute (4 festivals, et plusieurs centaines d'œuvres, dans la même décade de mars : Créteil, le Réel, Bobigny, Saint-Denis) qui n'offre pas à certains films que nous défendons 1 accueil qu'ils méritent : c'est le cas pour Le mani forti, cela l'a été pour Teatro di guerra. Ce qui ne nous empêchera pas de persister dans nos choix, en revenant dans ce numéro sur la place, une des premières parmi les réalisateurs italiens, que Mario Martone occupe pour nous depuis l'éblouissement de La Mort d'un mathématicien napolitain.

Au sommaire de ce premier numéro de printemps, la seconde partie de l'étude sur René Clair, qui réexamine l'extraordinaire agencement d'Un chapeau de paille d'Italie, et l'ouverture d'une rubrique régulière sur le court métrage, univers parallèle en constante expansion, comme le manifestent des festivals de plus en plus nombreux. Et surtout, une nouvelle adresse pour Jeune Cinéma, qui s'installe pour les 25 prochaines années dans un palais tout de marbre et d'ivoire, sis 71, rue Robespierre, Montreuil (93100). Avis aux abonnés : la visite y sera gratuite, et l'accueil assurément chaleureux.

Lucien Logette

L'Indépendant - 8 mars 1999

L'INDEPENDANT LUNDI 8 MARS 1999

SOCIETE

Journée des Femmes: des initiatives tous azimuts

De nombreuses initiatives politiques, syndicales et associatives sont prévues dans toute la France pour célébrer le 8 mars, Journée internationale des Femmes.

vec une journée d'avance, la secrétaire nationale du PS aux droits des femmes Michèle Sabban réunissait hier universitaires et élu(e) s d'Europe à la Mutualité, pour une rencontre intitulée « Pas d'Europe sans elles »

Aujourd'hui, le Premier ministre réunit les femmes ministres du gouvernement (Mmes Aubry, Péry, Buffet, Guigou, Trautmann, Voynet, Royal, Lebranchu et Demessine) pour un déjeuner à Matignon, et convie des femmes de tous horizons à une réception ce soir. Lionel Jospin ne manquera pas d'évoquer la place des femmes en politique et l'inscription d'un objectif de parité dans la Constitution, que vient finalement de voter le Sénat. L'opposition initiale du Sénat a d'ailleurs retardé le calendrier de cette réforme, que le gouvernement voulait voir adoptée symboliquement le 8 mars par le Congrès.

De son côté, Nicole Péry, secrétaire d'Etat aux droits des Femmes, inaugure aujourd'hui à Paris une exposition sur « la parité en marche ». Elle rend ensuite visite au service national d'écoute des violences conjugales (01 40 02 02 33), pour rappeler que ce fléau touche quelque deux millions de femmes en France : un colloque est organisé

aujourd'hui à Paris sur ce thème par la Fédération nationale solidarité-femmes et la Fédération francaise de santé mentale.

Quant au ministre des Finances Dominique Strauss-Kahn, il reçoit une vingtaine de femmes de



Mai 1935, les femmes réclament le droit de vote. Certaines descendent dans la rue pour se faire entendre. On les retrouve ici, place de la Bastille. Elles l'obtiendront seulement dix ans plus tard. Afp

la société civile, notamment des dirigeantes d'entreprise, et Michèle Demessine, secrétaire d'Etat au Tourisme, des femmes engagées dans la vie politique et le tourisme. Optant pour l'ironie, Les Verts vont pour leur part offrir aux députés un « kit ménager ».

Le travail au féminin. Les syndicats se mettent aussi à l'heure du 8 mars : la CFDT, qui a ouvert un forum sur les droits des femmes sur Internet (www.cfdt.fr) depuis le 15 février, tiendra débat sur le Web aujourd'hui.

L'UNSÁ (union des syndicats

autonomes) réunit aujourd'hui un colloque sur le thème « Egalité femmes-hommes : vous avez dit égalité ? », et la CFTC organise un séminaire du 8 au 10 mars sur la place des femmes dans les organisations syndicales en Europe.

La CGT consacre une journée de débats au travail féminin le 12 mars, et le Collectif national pour les droits des femmes fait circuler une pétition nationale contre le travail à temps partiel contraint

Par ailleurs, le Centre national d'information des femmes et des familles (CNIDFF) lance plusieurs forums régionaux début mars sur le thème : « *l'Europe a besoin des femmes* avant un forum national à Paris les 23 et 24 avril

La ville de Marseille abrite plusieurs jours de manifestations, expositions et spectacles sur le thème « Femmes, histoire et mondialisation », le centre culturel du Mans évoque durant deux jours les « paroles de femmes pour la paix », et à Créteil s'ouvre le 12 mars le Festival annuel du film de femmes.

LE MONDE 14 Juin 99

20.30 Ciné Cinéma 1

Brève beauté

SOIRÉE CINÉ CINÉCOURTS.

Une sélection de trente-cinq films, autant de témoignages de vivacité et d'inventivité

E court métrage a la cote. Les festivals donnant la vedette à ce genre cinématographique sont légion, du premier d'entre eux, celui de Clermont-Ferrand, à ceux d'Angers, de Brest ou de Lille. Sans oublier le Festival international de films de femmes de Créteil, qui offre une belle estrade aux courts, ou celui de Pantin, du 11 au 20 juin, dans lequel sera notamment diffusé le film de ving-six minutes de Delphine Gleize, Un château en Espagne, remarqué au récent Festival du film de Cannes.

Les télévisions contribuent, elles aussi, à la reconnaissance du court métrage : Ciné Cinéma l'a même érigée en système. Elle organise pour la quatrième année consécutive sa « Soirée Ciné Cinécourts » et son Palmarès 1999 dont les prix, concrétisés par des dons financiers et techniques (jusqu'à 100 000 francs), permettront aux lauréats de poursuivre leur cheminement.



Samir Guesni, l'un des deux acteurs de « Le Mur » de David Oelhoffen

Ils sont décernés par un jury d'abonnés - parmi les 700 000 revendiqués -, et par un jury de sept cinéastes, présidé par France Roche. Depuis quatre ans, celle-ci anime Ciné Cinécourts avec un enthousiasme communicatif.

Magazine multidiffusé, il offre une soixantaine de courts métrages par an d'une durée moyenne de quinze minutes chacun, et donne vie au secteur en invitant des réalisateurs de programmes courts, et d'autres passés au long métrage. Ciné Cinéma emboîte ainsi largement le pas aux télévisions hertziennes comme Canal+, France 2, France 3 ou Arte, qui ont, elles aussi, décidé de redonner du lustre aux programmes courts.

La selection que devront opérer les jurés parmi les trente-cinq films proposés n'est pas aisée, la qualité étant souvent au rendez-vous. Plusieurs thèmes sont très présents, comme l'immigration et les sanspapiers, avec l'émouvant L'Amour noir, premier film de Liliane Watbled-Guenon; Kracivy Parij, de Raphaël Girardot, réjouissante virée dans Paris d'un jeune Russe clandestin, ou encore Otac, le père, trame astucieusement tissée par Gisèle Cavali à partir d'un mensonge d'amour filial,

A côté de films comme le pudique Les Enfants modèles, d'animations surprenantes (La Vache qui voulait sauter pardessus l'église ou Alice), certains crèvent l'écran: Le Mur, de David Oelhoffen -l'évasion ratée de deux taulards paranoïaques -, Le Cafard, de Cyrille Doukan, un étonnant travail filmique sur le baiser, ou Migrations, de Constantin Chamski. Des images de synthèse et un bruitage sublime décrivent en quatre minutes un vol d'oiseaux et l'éveil d'un Icare de pierre. Un rêve minéral de pure beauté.

Yves-Marie Labé

FILM FRANÇAIS - 19 mars 99

Retour au Festival de Créteil pour Karin Albou

Avant de se di-riger vers la réalisation, Karin Albou a suivi des cours de théâtre puis de cinéma, a écrit e et fait du mon- Et tage. Après une fiction courte, Karin Albou

La chute, elle tourne un documentaire, Mon pays m'a quitté, diffusé sur Planète. Aïd el kebir mettra un an à se faire. La mise en œuvre de ce 35' est conduite par Gloria Films qui monte avec Telfrance une coproduction avec la Tunisie (Ahmed Attia), grâce à l'aide sélective du CNC et un préachat de France 2. Le film est tourné en 12 jours en Tunisie avec des comédiens algériens exilés en



France. Cette histoire d'amour en Algérie a été programmée au Fipa avec Le petit voleur de Zonca. Vient ensuite le Grand prix à Clermont (ex aequo avec

Laurent Bouhnik), et sa sélection au Festival du film de femmes de Créteil augure d'une belle carrière. "Je crois que toute religion digne de ce nom doit tenir de l'amour et que toute histoire d'amour procède du sacré." Au-delà Karin s'interroge sur l'exil, l'enfance et l'Afrique du Nord. Son 1er long, Le chant des mariés a reçu l'Avance sur recettes et devrait se tourner à l'automne.

ESTIVAL > A Créteil jusqu'au 21 mars à la Maison des Arts, au Palais et à la Lucarne

Quand les femmes font leur cinéma



Le clap d'ouverture du festival a été donné hier. Pour l'édition 1999, Dinquante films inédits sont en compétition. La soirée de clôture aura lieu le 21 mars. (Photo DR.)



L'œuvre de Jane Campion, la Néo-zélandaise, sera également à l'honneur pour cette vingt et unième édition du festival. L'occasion de voir ou revoir « la Leçon de piano », entre autre. (Photo archives AFP.)



A ne pas manquer, la soirée de gala organisée demain soi dimanche, en présence de Jeanne Moreau, actrice, réalisa trice... et présidente du jury du festival. (Photo DR.)

A ville de Créteil vous propose de découvrir tout ce que le septième art « au féminin » compte de meilleur. Le Festival international de films de femmes, vingt et unième du nom, qui débute ce weekend à Créteil, se prolongera jusqu'au 21 mars à la Maison des Arts, bien sûr, mais aussi aux cinémas du Palais et à la Lucarne, partenaires de l'opération.

Voyage en Australie

Pour cette nouvelle édition du festival, pas moins de cinquante films inédits sont en compétition dans différentes catégories (lictions, documentaires et courts métrages). Ils seront jugés à la fois par le public et par un jury officiel présidé cette année par Jeanne Moreau. Parmi les membres du jury cette année : la comédienne Hélène Vincent (l'inoubliable M^{me} Le Quesnoy de « La vie est un long fleuve tranquille »), l'écrivain Virginie Despentes, Jacques Deniel (programmateur au Studio national des arts contemporains) ou Niels Tavernier.

Cette année, le festival fera la part belle au cinéma de femmes australien. Pour marquer l'événement, outre la programmation de plusieurs films australiens, une soirée de gala sera consacrée aux « antipodes » ce soir à 21 heures dans la grande salle de la MAC. La projection du film « Radiance » de Rachel Perkins sera suivie d'une rencontre avec cette dernière et les autres réalisatrices de la section « Antipodes ». Une séance sur les aborigènes Warlpiri est également prévue cet après-midi à 14 heures dans la petite salle de nême que des forums sur le cinéma des femmes austr. liennes ou la nouvelle vague du cinéma aborigène.

La reine Jeanne

Autre soirée de gala à ne pas manquer : demain soir, à 20 h 30, la soirée Jeanne Moreau dans la grande salle avec la présence de... Jeanne Moreau. Le film « la Baie des anges » de Jacques Demy, sera suivi d'une rencontre avec l'actrice, en compagnie de son invitée, Sandrine Veysset, la cinéaste auteur de « Y aura-t-il

de la neige en hiver? ». Tout au lon du festival, un hommage sera rend à cette grande actrice, véritable l gende du cinéma, à travers la proje tion de plusieurs de ses films. Le amoureux de Jeanne pourront ain redécouvrir avec plaisir « Touche pas au grisbi », « Ascenseur pou l'échafaud », « les Amants », « le Liaisons dangereuses », « le Journ d'une femme de chambre » ou « Sovenirs d'en France », entre autres

Rétrospective Jane Campion

Parmi les autres rendez-vous, noter une rétrospective Jane Car pion, la réalisatrice, entre autres, (« la Leçon de piano », lundi prochai une soirée « Printemps du Québec & France » mardi, ou encore une soire bar-musique avec le groupe les Fer mouzes T, le vendredi 19 mars 22 h 30 à la MAC.

France » mardi, ou encore une soir bar-musique avec le groupe les Fer mouzes T, le vendredi 19 mars 22 h 30 à la MAC. La clôture du festival aura lieu week-end prochain avec, samedi, 20 heures, dans la grande salle de MAC, la cérémonie de remise d prix, suivie de la projection du fil « Lumière » de Jeanne Moreau, dimanche à 19 heures la projectie en avant-première du film « Oscar Lucinda » de Gillian Armstrong.

▶ Le prix des places pour les soiré de gala est fixé à 50 F. Il est de 35 pour les autres séances. Programm et informations sur le festival à 01.43.99.22.11.

La parole au jeune public

Graine de cinéphage

Pour la dixième année d'affilée, le Festival du film de femmes donne la parole au jeune public. En associant des collégiens et lycéens, Graine de cinéphages entend sensibiliser les jeunes au cinéma d'auteur.

Un jury composé d'une quinzaine de jeunes Val-de-Marnais choisira son film.

Chaque membre de ce jury représente une classe. Ainsi Raja Ameu, Mathieu Andrucin, Nathalie Avedissian, Philippe Bessault et leurs camarades représenteront les collèges Danièle-Casanova de Vitry et Jules-Vallès de Choisy-le-Roi, ainsi que les lycées Léon-Blum de Créteil, Maximilien-Perret d'Alfortville, Romain-Rolland de Vitry et Pierre-Brossoleite du Kremlin-Bicêtre. Les élèves du lycée Rodman de Kyriat Yam en Israël seront également associés.

Des ateliers, animés par des professionnels du cinéma, ainsi que des rencontres avec les réalisatrices, techniciens et comédiens favoriseront l'approche du septième art.

Cette année, les classes dont un élève est membre du jury auront droit, au choix, de participer à un atelier sur le cadre et l'image ou à un atelier sur le cinéma australien et néo-zélandais.

XXI^e Festival international de films de femmes de Créteil et du Val-de-Marne

UN TRÈS BON CRU

Au cours de la conférence de presse du 25 février qui s'est tenue à l'ambassade d'Australie, Jackie Buet, directrice du Festival avait su aiguiser notre curiosité et nous rendre impatientes par les grands moments annoncés du XXIº festival. Outre la projection de plus de cinquante films, Les Antipodes (panorama des cinéastes d'Australie et de Nouvelle Zélande), Le Printemps du Québec avec des rencontres sur l'adaptation littéraire au cinéma, la soirée de gala avec Jeanne Moreau et un hommage à Simone de Beauvoir, on attendait la sortie du livre Films de Femmes, six générations de réalisatrices de Jackie Buet.

Dès le 13 mars, ouverture du Festival avec projections des films dans les trois salles de la Maison des Arts de Créteil face à un public curieux de l'ailleurs, amoureux du cinéma et surtout amoureux du cinéma réalisé par des femmes. Des très nombreuses projections aucune fiction médiocre n'est à signaler en ce qui concerne les dix longs métrages en compétition (à déplorer l'absence de la France) consacrés dans leur ensemble à la mémoire et à l'enfance. S'agissant des douze longs métrages documentaires également en compétition (très riches et variés quant à leur contenu, y figurait même la danse) ils étaient tout à fait instructifs et souvent beaux à regarder; quant aux trente courts métrages en compétition où la France était représentée en force (dix films) ils ont révélé de réels talents, chacune connaissant la difficulté qu'il y a à construire une his-toire en un laps de temps très court (entre 6 et 30 minutes).

Donc la qualité était au rendez-vous et elle peut être due à une sélection draconienne (et c'est bravo) ou tout simplement au fait que les réalisatrices ont de plus en plus de talent et alors c'est formidable. Quoiqu'il en soit Jackie Buet a présenté un festival de qualité, qu'elle en soit vivement remerciée.

À PROPOS DU PALMARÈS

LES PRIX DU PUBLIC

Essentiellement féminin, le public semble avoir privilégié les films ne mettant en scène que des femmes à l'exception du court métrage français (mais l'homme y est le faire valoir de la femme). Par ses choix ce public affiche et son talent et son intérêt pour les univers féminins.

Long métrage fiction

➤ *Radiance* de Rachel Perkins, Australie.

À l'occasion du décès de leur mère, Cressy, Mae et Nona qui s'étaient perdues de vue vont se réunir et apprendre à se connaître. Un travail de mémoire va être fait entre les trois sœurs aborigènes, qui aboutira à des révélations assez dramatiques et rarement drôles. Rachel Perkins, dont c'est le premier long métrage, filme ce presque huis clos (c'est adapté d'une pièce de théâtre) avec beaucoup d'intensité, de réalisme et de poésie ; parfois cependant elle insiste un peu trop et le film s'étire quelque peu. Les comédiennes sont remarquablement bien dirigées et convaincantes, bref de la belle ouvrage malgré cette petite réserve.

Long métrage documentaire

➤ Que personne ne bouge! de Solveig Anspach, France.

C'est l'histoire authentique de cinq femmes, amies d'enfance, qui entre 1989 et 1990, dans le Vaucluse, ont fait sept braquages. Solveig Anspach les a rencontrées ainsi que les policiers, les juges et les avocats de l'affaire dite Le gang des amazones.

Chaque protagoniste de l'histoire est interviewée et l'on constate que ces braqueuses n'étaient ni des crapules ni des tueuses (elles braquaient pour faire des courses à Auchan et nourrir leurs enfants), qu'elles ont eu la grande chance d'avoir une juge d'instruction exceptionnelle puisqu'elle a choisi pour elles l'insertion plutôt que la prison, et des avocats également très humains. Belle solidarité! Ce documentaire constitué de nombreux témoignages est certes éloquent mais la recherche cinématographique y est quasiment absente. Choix semble-t-il un peu partial.

Court métrage français

➤ T'entends comment tu parles à ta femme ? d'Anne Guillemard, France.

Génial, archi génial. En quatre minutes Anne Guillemard nous balance une histoire magnifiquement construite et bouclée: un couple très énervé rentre à la maison les bras chargés de courses lourdes et encombrantes, ils s'engueulent; pendant ce temps les enfants (le frère et la sœur) dans leur chambre se disputent leurs jouets et se traitent de tous les noms. Le pater familias arrive avec sa belle autorité et dit à son fils « T'entends comment tu parles à ta sœur »; plongeon de la caméra sur le regard insolent en gros plan du fils et fin. C'est formidable!

Court métrage étranger

➤ La fête des mères de Chris Van der Stappen Belgique.

Même sujet que *Pourquoi pas moi* mais ça dure seize minutes et c'est enlevé de main de maître. Y sont très bien traités l'incommunicabilité des êtres, même quand ils s'aiment, et le sentiment de culpabilité qu'éprouve la fille d'être lesbienne. Le jeu des comédiennes est subtil, Hélène Vincent en femme coincée est toujours aussi drôle (souvenezvous de *La vie est un long fleuve tranquille*). La révélation se fera enfin à la faveur d'un bain de boue... ouf on a eu chaud!

FESTIVAL



Lesbia Magazine : Quel bilan tirez-vous de l'édition 99 qui vient de s'achever ?

Jackie Buet: Je pense que nous avons produit un festival concentré dans son contenu et de qualité pour ce qui concerne la diversité des films et des styles. L'ambiance et la relation avec le public ont été plutôt chaleureuses, dans un climat de confiance et d'échanges. J'ai trouvé dans cet élan-là quelque chose de nouveau.

Il est difficile de déterminer pourquoi le public vient ou ne vient pas. Mais ce retour est rassurant car nous avions bien enregistré les critiques que l'on nous a opposées à l'époque, notamment Lesbia Magazine 1, vigilante et amicale et qui nous soutient depuis toujours. Nous en avons tenu compte, nous avons réfléchi et essayé de faire mieux encore.

Nous ne sommes que partiellement responsables d'un échec car nous sommes tributaires de la production. S'il n'y a pas de films remarquables, si une année est moins bonne, nous n'y pou-

vons pas grand-chose.
Nous rendons compte d'un état de la société. Le Festival est inscrit dans un contexte historique, et infailliblement les œuvres présentées reflètent un climat social, politique; si le temps est à la morosité, si la situation est chaotique, le Festival reflète cette situation. Je ne me défausse pas de certaines critiques mais cet aspect « pouls de la société » est incontestable.

C'est ainsi qu'il y a eu une « sacrée » morosité pendant deux années et la section les Balkans nous avaient particulièrement attristées. Pourtant, j'en garde un souvenir très fort car cette année-là les cinéastes venues de Bosnie, de Serbie, de Croatie avaient vraiment besoin de sortir de chez elles. Évidemment, ce qu'elles apportaient n'était pas facile à entendre

Pensez-vous que cela se réduise à une question de programmation ? Je ressentais à l'époque une perte de curiosité, un repli des Le Festival international de films de femmes de Créteil a vingt ans. Un long chemin a été parcouru, un beau parcours accompli. Le plus souvent remarquable, le FIFF œuvre depuis ses origines pour la visibilité du cinéma des femmes et pour l'éducation du regard des spectatrices et des spectateurs à ce cinéma, qui confirme chaque année d'indéniables spécificités. Le XXI^e Festival à peine terminé, Jackie Buet, cofondatrice et directrice du FIFF a gentiment répondu aux questions de Lesbia Magazine, lors de la projection en avant-première, à Marseille, du film primé par le jury, Xiu Xiu, de Joan Chen.

Jackie Buet: histoire d'une transmission

gens, et sans doute également une démobilisation des habituées du FIFF.

C'est tout un ensemble. Cette année, le public a été généreux dans ses réactions, sa participation, sa présence. Nous avons institué un nouveau système de forums qui ont suscité de l'intérêt. Chaque soir à 18 heures, on aborde un thème de société, comme la parité ou Simone de Beauvoir, en rapport ou non avec les films. Il nous paraît important de répercuter des sujets de société au Festival, de proposer des tribunes au public qui en entend parler à longueur d'année dans les médias. Il peut ainsi débattre, s'exprimer, dialoguer avec des intervenantes spécialisées.

Les leçons de cinéma marchent bien

En effet, c'est formidable. Ces leçons s'adressent à un auditoire réduit intéressé par une connaissance plus profonde de l'écriture cinématographique. Karine Saporta et moi avons pensé que les débats en piscine ² avec les réalisa-

trices ne suffisaient plus. Ils sont parfois « perturbés » par des questions qui partent dans tous les sens. Nous ne les supprimerons pas, mais si l'on se limite à ce genre d'échanges, on ne connaît pas, comme dans les leçons, la démarche de quelqu'un. Pour certaines réalisatrices qui ont plusieurs films à leur actif, il est capital d'entendre leur recherche, de recentrer le débat avec elles sur le cinéma.

Ces leçons de cinéma, j'aimerais en faire des petites séries télévisées, ces portraits devraient intéresser les chaînes culturelles, et il faut que tout ce travail reste en mémoire.

C'est comme *Lesbia Magazine*, indispensable. Il ne faut pas lâcher. Bravo et continuez.

Il faut exister et travailler pour la mémoire. Nous devons les unes et les autres œuvrer pour laisser des traces. Personne d'autre ne le fera à notre place. Il faut marteler les esprits afin que les gens entendent les noms des réalisatrices, les titres de leurs films. Et que, par exemple, lorsqu'ils entendent

FESTIVAL

le nom de Jane Campion aussitôt ils lui associent toute une cinématographie de réalisatrices australiennes, une école reconnue, des groupes de réalisatrices militantes.

Nous travaillons à créer une culture autour du cinéma des femmes, de leur recherche, de leurs préoccupations, et autour de la grande question « Y a-t-il une écriture proprement féminine, féministe ? ». Elle est totalement ouverte, on ne peut y répondre sèchement par oui ou par non. Nous savons grâce à vingt ans d'expérience et de débats que c'est oui pour certaines, non pour d'autres, oui et non pour d'autres encore...

En France, le cinéma des femmes ne se limite plus dans l'esprit du public à Agnès Varda et Marguerite Duras. Nous avons une certaine avance parce que le système favorise le jeune cinéma d'auteur-e-s. Par ailleurs, l'école de cinéma recrute sur examen et les filles sont très motivées (peut-être plus que les garçons), elles sont finalement plus de 50 %, et cela a tout changé. Elles en veulent, et elles se sont autorisées à aborder des métiers jusqu'à présent réservés aux hommes.

Elles s'emparent de la technique et ne se contentent plus de l'écriture ou de la mise en scène.

L'année prochaine, pour l'an 2000, i'aimerais organiser un hommage aux chèfes-opératrices, celles qui cadrent l'image, celles qui font la lumière car il y a là une esthétique, un travail spécifiques. Depuis longtemps, nous nous interrogeons sur l'écriture cinématographique, la réalisation des femmes... Mais l'image? Pourrait-on, par exemple, définir des spécificités, une manière « féminine » d'aborder l'image? Le propos du Festival maintenant, est d'inscrire ces découvertes dans la mémoire du public le plus large, et d'écrire l'histoire et la culture des femmes.

L'intérêt c'est d'engranger des témoignages croisés et le Festival est à présent en mesure de produire lui-même des écrits. Nous avons commencé avec le livre ³. Il y a un chapitre par année, cela commence en 1979 avec les Pionnières, Européennes et Américaines, pour finir en 1998. Nous avons essayé de donner un thème, un pays ou un continent par année. Il y a ainsi un chapitre sur les cinéastes noires et africaines, un autre sur les Chinoises, etc.

Il n'y est pas question des origines du FIFF, des premières années passées à Sceaux (près de Paris).

Le livre est axé sur les réalisatrices. Il conviendra un jour d'écrire l'histoire du

Festival, et des autres festivals. Ce llivre-là n'est qu'un début, il ne faut pas oublier Musidora (dont *Lesbia Magazi*ne a parlé l'année dernière ⁴), les Américaines, les Allemandes, qui nous ont précédées dans ce domaine.

Comment le Festival se prépare-t-il?

La préparation nous occupe plus de six mois, nous prospectons dans des circuits autres que les circuits officiels car ces films ont moins besoin de nous que ceux qui sont dans les circuits Art-et-Essai et cinéma d'auteur-e-s, entreprises plus modestes.

Nous prospectons systématiquement, et dans tous les pays!

En vingt ans, vous avez sans doute tissé des réseaux ?

Bien sûr, un réseau de contacts, de correspondantes, on en a partout où existe une cinématographie importante. En Amérique latine, nous avons des contacts mais pas dans tous les pays, il faut donc enquêter plus sérieusement dans des pays dont on ne reçoit rien. Ainsi cette année, nous avons réussi à trouver un film au Costa Rica, d'une réalisatrice qui travaille sur un thème de société tragique, l'infanticide. Les femmes là-bas sont dans un tel désarroi, que même l'avortement n'est pas à leur portée, alors elles mettent leur enfant au monde et le suppriment pour résoudre leur problème. C'est typique des processus que l'on connaît de report sur les femmes de problèmes que la société devrait prendre en charge. Nous prospectons donc, nous nous déplaçons, nous avons des correspondantes, et nous recevons maintenant énormément d'information par internet. Les gens qui pianotent découvrent notre existence, on a ainsi presque doublé le nombre d'inscription de films! Près de 900 chaque année qu'il faut visionner, c'est un travail fou.



Jackie Buet signant son livre.

Combien êtes-vous pour effectuer ce travail? Nous sommes une petite équipe de base, à temps partiel, de cinq personnes toute l'année, que rejoignent pendant quatre à six mois - cela dépend des budgets - quatre intermittents (les mêmes depuis longtemps) pendant la phase préparatoire. La recherche de financements est un lourd travail administratif, politique et de relation publique, à la fois du côté des professionnels du cinéma pour obtenir les films, et du côté des pouvoirs publics. Nous ne nous limitons pas à visionner des films pour sélectionner ou éliminer. Nous tenons un registre, chaque film a sa fiche de visionnage avec appréciation, résumé, renseignements techniques. Ainsi se crée une banque de données sur tous les films qui passent entre nos mains. Le projet serait de la mettre à la disposition du public, des professionnels, des féministes, des revues, des médias.

Ce que l'on montre pendant le Festival n'est qu'un aspect de tout ce que nous recevons, après une sélection selon des critères variés – la compétition, l'hommage à une actrice, les sections thématiques, le panorama, etc. – c'est un éventail qui permet un choix étendu de films qui peuvent satisfaire des publics variés, mais il en reste un grand nombre.

A propos de public, Cineffable fait un travail remarquable avec son festival Quand les lesbiennes se font du cinéma, depuis dix ans, pour la diffusion des films à thème lesbien.

Absolument, mais notre festival n'a pas cette vocation. Nous projetons volontiers des films à thématique lesbienne et nous recevons avec plaisir le public concerné. Mais si nous avions démarré avec cet objectif, en 1979, nous aurions eu bien des difficultés à trouver des films. Travailler pour la visibilité est évidemment important et c'est formidable qu'il existe de tels festivals.

Et pour ce qui concerne la programmation, travaillez-vous en relation avec ce festival et celui de Bologne? Cette année la sélection de ce dernier était de grande qualité, quelques films pourraient peut-être intéresser le FIFF? Bologne, il est difficile d'y aller parce qu'il tombe en pleine préparation de Créteil. Mais avec Cineffable les liens sont constants, comme je l'ai dit nous recevons 900 films, nous leur proposons donc des cassettes pour visionnage. Elles trouvent toujours quelque chose qui les intéresse.

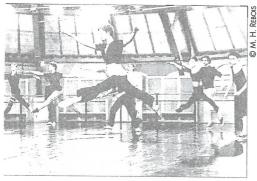
Notre objectif premier était d'axer le regard du plus large public sur la création cinématographique des femmes et de rendre visible ce travail en créant un évènement prestigieux et professionnellement irréprochable en terme de qualité afin de valoriser les femmes et de mon-

trer la qualité de leur travail, aussi bien dans le documentaire que dans la fiction. Au bout de vingt ans de Festival, nous commençons seulement à sentir que l'on pourrait passer le cap, et qu'un public plus large commence à découvrir qu'il existe un cinéma de femmes.

Les femmes sont douées pour le documentaire, et elles abordent des sujets auxquels les hommes ne songent pas. Là est peut-être LA différence, on sent des préoccupations distinctes.

Oui, par exemple, Que personne ne bouge! qui a eu le prix... Quel homme s'est intéressé à ce fait divers? Cinq femmes en situation précaire qui attaquaient des banques. Avec quel naturel elles disent que, aussitôt le hold-up accompli, elles courent au supermarché pour offrir à leurs enfants tout ce qu'ils veulent... Cela marque bien où se situent les problèmes économiques. Le film ne défend pas la délinquance, il explicite les raisons du basculement de ces mères de famille.

Le documentaire primé par l'Association des femmes journalistes est également juste et beau, Histoire d'une transmission, que l'on pourrait juger plus artistique puisqu'il s'intéresse à la danse. Mais la préoccupation en est la transmission, la mémoire : comment se passer les relais? d'une personne à l'autre, d'une génération à l'autre ? Les femmes ont particulièrement pâti du fait qu'il n'y ait pas eu transmission.



Histoire d'une transmission.

Pas d'histoire.

Non, cette histoire ne s'écrit pas, elle ne se lègue pas. Ce film est presque symbolique, parce qu'il s'agit de transmettre de l'intangible, de la gestuelle, une cho-régraphie (celle de Dominique Bagouet). La danse est comme le ressenti des femmes et leur vécu, impalpable, modeste, laborieux, pas valorisé.

D'autres activités complètent le travail du FIFF proprement dit.

Nous menons tout au long de l'année trois actions importantes: l'une en direction du jeune public (Graine de ciné-phage), dans les lycées du Val de Marne, avec des ateliers cinéma; nous menons également des animations dans les quartiers avec des « femmes au foyer » ; et enfin la valorisation des films primés en banlieue et en province.

Cette idée remonte aux origines.

Oui, dès le début il nous a semblé essentiel que les films soient vus ailleurs et par d'autres que le public de Créteil.

Et Iris, le Centre de ressources?

Nous avons 5 000 cassettes, dans des cartons, ce serait formidable de pouvoir mettre les archives du Festival à la disposition des femmes, des associa-tions qui pourraient les consulter. Et tous les dossiers des films...

Il faudrait créer un lieu comme le Forum des images (ex-Vidéothèque de Paris).

Un lieu de visionnage à la carte, oui, puisque la banque de données existe. Il faudrait aussi sortir les archives de l'ex-Centre Simone-de-Beauvoir de l'oubli. Elles sont sous scellés, n'ont pas de valeur marchande. Elles dorment dans des cartons elles aussi et se détériorent avec le temps. Il serait formidable de les mettre à la disposition du public. Une pétition circule afin de les débloquer, on peut écrire au FIFF pour l'obtenir 5.

Bravo et merci Jackie, merci aussi à votre équipe, pour ce rendez-vous que nous attendons chaque année. C'est un vrai plaisir de se chercher les unes les autres, de revoir certains visages. Même si l'on ne se parle pas, on se retrouve au printemps depuis longtemps. On change, on évolue. C'est une émotion particulière et dix jours de plaisir et de curiosité maintenue en éveil.

Pour nous aussi, c'est un rendez-vous très important avec un grand nombre de femmes qui nous attendent, qui nous font confiance et que nous ne voulons pas décevoir...

À l'année prochaine, si tout va bien, du 24 mars au 2 avril.

Propos recueillis par Christine Bouchara

LM n° 160, mai 1997

2. Agora au centre de la Maison des Arts, où se déroulent les débats et rencontres avec les réalisatrices.

3. Films de femmes, six générations de réalisatrices, Jackie Buet, éditions Alternatives, 144 p, 170 FF. 4 LM n° 169, mars 1998

5 FIFF, Maison des Arts, place Salvador-Allende 94000 Créteil, 01 49 80 38 98, fax 01 43 99 04 10, <filmsfemmes@wanadoo.fr> et <gdebussac.fr/filmfem>.

Palmarès du XXIe FIFF

PRIX DU PUBLIC

- meilleur long métrage de fiction : Radiance, Rachel Perkins (Australie);
- meilleur long métrage documentaire : Que personne ne bouge! Solveig Anspach (France);
- meilleur court métrage français : T'entends comment tu parles à ta femme ? Anne Guillemard ;
- meilleur court métrage étranger : la Fête des mères, Chris Vander Stappen (Belgique).

GRAND PRIX DU JURY

- meilleur long métrage fiction : S Dniom Rojdenia (Longue Vie), Larissa Sadilova (Russie)
- prix spécial du jury : Xiu Xiu, Joan Chen (É-U/Chine).

PRIX DU JURY GRAINE DE CINÉPHAGE

- meilleur long métrage de fiction de la sélection : Amy, Nadia Tass (Australie);
- mention spéciale : Xiu Xiu, Joan Chen (É-U/Chine).

PRIX DU JURY DE L'AFJ (Association des femmes JOURNALISTES)

- meilleur long métrage documentaire : Histoire d'une transmission, Marie-Hélène Rebois (France);
- · mentions spéciales :
 - Que personne ne bouge! Solveig Anspach (France) et Valkoinen Taivas, Suzanna Helke et Virpi Suutari (Finlande).

PRIX CANAL +

 meilleur court métrage : Adrian, Maja Weiss (Slovénie).

PRIX DU JURY DE L'UNIVERSIN DE CRETEIL PARIS XII

• meilleur court métrage européen : Joint Venture, Emma Bodger (Royaume-Uni).

PRIX DE L'ASSOCIATION BEAUMARCHAIS

- meilleur court métrage francophone : Sortie, Kathie Kriegel (France);
- mention spéciale : la Fête des mères, Chris Vander Stappen (Belgique).

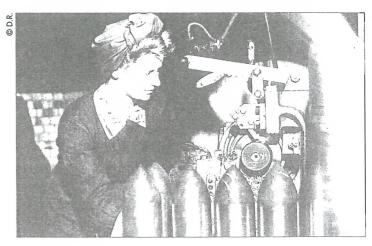
FESTIVAL

XXI^e FIFF, petit mémento pour quelques œuvres remarquables...

La crise de croissance semble oubliée et le Festival international de films de femmes de Créteil a renoué, en cette vingt-et-unième édition, avec le succès. L'assistance était au rendez-vous, nombreuse et curieuse.

n dehors des courts et longs métrages récompensés dans le cadre des diverses sections du FIFF, un certain nombre de films, importants à des titres divers, méritent d'être signalés.

Des documentaires passionnants Lilian Gish, de Jeanne Moreau, faisait partie de l'autoportrait de la comédienne, c'est-à-dire qu'elle l'avait ellemême sélectionné. La star du cinéma muet étatsunien avait reçu l'actrice française en 1983. Quel bonheur pour qui aime le cinéma de pouvoir écouter le témoignage de Lilian Gish sur le Hollywood de la grande époque et les grandes figures de son temps. Témoignage inestimable, à jamais fixé, la Moreau a fait là œuvre de mémoire. Parmi les documentaires, dans la section Les Antipodes, For Love or Money (Australie, 1983) est l'œuvre commune de J. Thornley, M. McMurchy, M. Nash et M. Oliver. L'on a pu voir ou revoir



For Love or Money de Jeni Thornley

avec enthousiasme cette longue étude établie à partir de photos et d'images d'archives historiques. Cinq ans de recherches minutieuses ont été nécessaires à ce groupe de cinéastes féministes pour retracer en une œuvre admirable l'histoire des femmes de leur pays – d'avant la colonisation jusqu'à nos jours, des Aborigènes aux Européennes importées de gré ou de force sur le continent.

Les documents sur la condition des Aborigènes ont également été suivis avec intérêt. My Survival as an Aboriginal et My Life as I Live it, les deux films de Essie Coffey, pionnière du cinéma aborigène, en particulier, sont à retenir et à visionner l'un après l'autre. Tournés en 1979 et 1993, ils dressent l'état des lieux d'une communauté en totale déliquescence dans le premier. Mais, quinze ans plus tard dans le second, et grâce à la volonté farouche de cette Bush Queen cinéaste, la tribu a pris son destin en main et parvient à vaincre sa déculturation et sa disparition programmée.

Elisabeth, la femme la plus dangereuse de Suède, de Marianne Spanner, est une enquête terrifiante sur le cas d'une aliénée enfermée, sévèrement isolée, depuis des décennies. Très tôt réputée dangereuse pour la société par les psychiatres chargés de la soigner, Elisabeth n'a été diagnostiquée comme autiste que récemment, par des thérapeutes moins bornés à l'écoute de ses terreurs

intimes. Le système étant ce qu'il est, Elisabeth n'en demeure pas moins dans sa maison entourée de fils barbelés, et c'est à travers ce mur infranchissable – ni par l'une ni par l'autre – que la réalisatrice a dû interroger la malade. Étonnante de clairvoyance, cette dernière raconte son calvaire et l'injustice dont elle est victime.

Du Royaume-Uni est venu un documentaire inattendu sur le camp de Drancy, près de Paris. Pendant l'Occupation, ce grand immeuble – inachevé à l'époque – est réquisitionné comme camp de transit pour les Juifs devant être déportés ; après la guerre, les travaux sont menés à leur terme et il retrouve sa vocation initiale de cité HIM

La cinéaste britannique Daniela Zanzotto est membre de la maison de production Disruptive (qui avait donné le fameux Groove on a Stanley Knife, primé par Lesbia Magazine au Kremlin-Bicêtre en 1997), If The Walls Could Speak (Les Voix de la Muette) est son premier documentaire. Elle a enquêté et filmé durant dix mois auprès des habitants de cette cité (la Muette) où, il y a quelques décennies, la police française a parqué 67 000 Juifs en attendant de les mettre dans les trains de la mort.

« Si les murs pouvaient parler », dit le titre original, sous-entendant : « Que d'horreurs ils retraceraient! » Parallèlement aux terribles témoignages de

quelques survivants ayant transité par le camp, et aux images d'archives, on voit s'exprimer l'inconcevable ignorance des actuels locataires, l'indifférence des uns devant ce passé monstrueux, l'exaspération des autres à l'occasion des cérémonies commémoratives annuelles, l'antisémitisme obstiné et l'irrésistible montée du Front national dans ces quartiers pauvres. Et grande est l'incrédulité des jeunes qui découvrent sous nos yeux que c'est la police française, seule, qui agissait alors et non l'occupant allemand.

L'enquête de Daniela Zanzotto est, à ma connaissance, la première qui s'intéresse à Drancy sous cet angle, la première qui se pose la question qui surgit portant chaque fois que l'on passe devant ces immeubles et le wagon plombé commémoratif à leur pied: « Comment peut-on vivre dans un lieu chargé d'une telle mémoire?» En outre, avait-on le droit de banaliser ce site de tant de martyres, au seul nom du profit (des centaines d'appartements sont en location)?

Et des courts métrages épatants Court métrage australien, Two Girls and a Baby, de Kelly Simpson, raconte le cas, sur le mode drôle et tendre, de deux amoureuses en mal de bébé. 26 minutes de punch.

Camille, de Murielle Royer (Fr.) est la terrible confrontation entre une femme aphasique mourante et sa fille. En un règlement de comptes ultime avec sa mère, complice du père bourreau, la victime crache les non-dits du passé et retrace son calvaire d'enfant.

plus beau et le plus puissant des courts que nous avons vus. La Finlandaise Milla Moilanen, a travaillé, avec les techniques informatiques et classiques d'animation, sur des photos anthropométriques et des archives de l'Institut de biologie raciale d'Upsala afin de démontrer l'inanité de la classification ethnique des individus et la monstruosité du racisme. Pas un mot de commentaire, la puissance des images et l'ampleur du travail suffisent à faire comprendre le message.

Deux fictions parmi tant d'autres Le film de la Belge Marion Hänsel, *The* Quarry (la Faille), hiératique et lent comme l'était Dust (1984), nous montre un homme en fuite arrivé au bout d'une vie sans issue ni espoir. Dans une Afrique du Sud, desséchée, abrutie de chaleur, infernale, que M. Hänsel sait si bien filmer, l'homme côtoiera brièvement l'humanité. The Quarry a reçu le grand prix des Amériques au Festival des films du Monde de Montréal en 1998.



The Quarry

Deux Secondes, de Manon Briand (Canada) est un film épatant dont on sort requinquée. Une petite bonne femme championne de vitesse en VTT est contrainte à la retraite. À Montréal, Laurie s'engage dans une société de messagers (coursiers) et se lie d'amitié avec un mécanicien fou de vélo comme elle. Ce film de 100 minutes nous permet de découvrir le monde dingue et méconnu des messagers à vélo, et réserve une jolie surprise finale.

Véra Chytilova, dont on n'avait plus rien vu depuis une vingtaine d'années, et qui fut de la turbulente Nouvelle Vague tchèque, revient en France avec un film explosif, *les Trappes*, à ne pas mettre sous tous les yeux. Un fait divers terrible a inspiré ce film : une jeune vétérinaire violée, se venge de ses assaillants en les castrant proprement, afin « qu'ils ne recommencent plus ». Oscillant sans cesse entre drame et comédie, entre sérieux et bouffonnerie, cette œuvre en a bouleversé certain-e-s à Créteil. Pourtant, légion sont les femmes violées et abîmées à vie, alors que le nombre d'hommes castrés pour ce crime est sans doute infinitésimal... Les Trappes a été projeté en avant-première ainsi que la très belle et poétique histoire de Oscar et Lucinda, de l'Australienne Gillian Armstrong. Entre un homme de Dieu et une femme volontaire et indépendante, contre la rigueur moraliste et l'emprise de la religion, finalement l'amour trouve sa place et s'incarne dans un projet fou. Cette œuvre romantique et puissante a idéalement clôturé dix jours de projections pleines de bonnes surprises.

C. B.



© D.R



Telly-Vision

Telly-Vision, Australien lui aussi, de Liz Hugues, est bourré de qualités et raconte la rencontre désespérée et cauchemardesque d'un pauvre couple et d'un poste de télévision. Quant à Wanted, c'est peut-être le



Deux secondes de Manon Briand



Laradio 343 salopes France Culture, L'histoire en directi

21h. 8 mars, journée internationale de la meernauvirale us la fois)
fenime et (pour une fois) toutes les femmes: pas seulement Monica Lou Christine D.J. Thistoire

on direct d'Emmanuel Laurentin revient pour Laurennin vien Poor célèbre du combat pour L'avortement jipre et gratuit; le manifeste des 5 man v mannon un 343 salopes, Le 5 avril

1971, dans le Nouvel Obs, 343 femmes ayouajent avoir illégalement interavu un gannun unci Le rompu leur grossesse. Le nompuleur grossesse. Le meme jour, un quotidien neme jour, un quotidien titrait: de Manifeste des www. we will be sie ues 343 salopes». En direct

de la Maison des Arts de Créteili à l'occasion dufestival international de films de femmes, Phistorienne Michèle

bettot l'avocate Gisele Halimi du process de Bopidu Mashis y was Joelle Brunerie, Anne Joene printerie, zume Velenskiet Françoise

Arnoul, signataires du manifeste, reviendront manicales le événement qui sur cerevenement du ganz aevar conaune, nos ans plustard, à la légalisation del avortement bar la loi

re i avoirement ha 1974 🌢 CAROLINE BONNEFOND



«La Leçon de piano», de Jane Campion, est projeté samedi à 21h.

Cinéma de femmes à Créteil

Festival. Soirée de gala ce samedi autour de la projection de Radiance de l'Australienne Rachel Perkins, film inaugural de la 21º édition du festival des Films de femmes de Créteil. D'ici au 21 mars, il permettra de découvrir (entre autres) des avantpremières comme Xiu Xiu de Joan Chen et The Man With Rain In His Shoes de Maria Ripoll. Outre les documentaires et courts métrages qui composent le panorama du festival, on note aussi cette année une rétrospective Jane Campion (présentée au cinéma la Lucarne dans le cadre d'une section «Cap sur les antipodes» dédiée aux réalisatrices d'Australie et de Nouvelle-Zélande), un coup de projecteur sur le Printemps québécois au féminin et un hommage à Jeanne Moreau

A .- D.B.

Créteil. «21° festival des Films de Femmes», Jusqu'au 21 mars. Maison des arts, place Salvador-Allende, 01 43 99 22 11. Cinémas du Palais, 40, allée Parmentier, dans le centre commercial, 08 36 68 91 23. Cinéma la Lucarne, MJC Mont-Mesly, 100, rue Juliette-Savar, 01 45 13 17 00.

13 mars 1999

TE TITLE 18 mars 1999 Cinquante films de femmes d'Australie et de Nouvelle-Zélande à Créteil Ruck (1975), a beau ne pas être si-oné nor une fomme (mais nar pater KUCK (17/2), à Deau ne pas ette strong une femme (mais par peter gné par une femme mations act és. gne par une remme (mais par recel Weir), toute sa thématique est fé-Weir), contra la contra de la contra del contra de la contra del la contra dela werr), roure sa memauque est re-minine. Il a été produit par Patri-Plus tard, en 1981, alors que de rus tara, en 1981, alors que de rus tara, en 1981, fiscales encournouvelles incitations no incontino pagent manericament la incontino pagent la inco nouvelles mercanons researes encouragent massivement les investisses ragent massivement les investisser des ments dans la production, le cinéments dans la production voice des ments dans la production, le uner ma australien s'oriente vers des ma australien s'oriente vers des créations de plus en plus commer-créations de rinéma féminin-fémicreations de plus en plus commercreations de plus en plus éminin-fémilier de cinéma de cinéma de commerciales et le cinéma de commerciales et le c ciales et le chienta reminin-lent niste se marginalise. Il se rapproche niste se marginalise. Le rinamance de l' antra cinama de l'indinama inste se marginaise. Il se rapproche de l'« autre cinéma » et l'influence de nouveaux. ae i « aune cinema » et i innaence de nouveaux thèmes apparaissen remmes en Austrane. D'anieurs, Tom O'Regan, auteur de plusieurs Tom O'Regan, auteur monorque aus riusieurs de ces œuvres cher-chaient à redécouvrir les causes his-toriques de personnies de la commo IOM O'Regan, auteur de plusieurs ouvrages de cinéma, remarque que ouvrages de cinéma, remarde filme chalent a redecouvrir les causes nis-toriques de l'exclusion de la femme toriques de l'exclusion d'inci. L'acceptante de la femme AUCKLAND

de notre correspondante

de notre correspondante
En Australie, les femmes sont la notification

en australie de la constitution de la co ouvrages de cinema, remarque que films grands premiers grands premiers grands l'un des premiers pienie et Hanoine contemporaine ronques de l'exclusion de la tenine de la scène publique. Ainsi, le film de la scène publique. run des premiers grands films run des premiers picnic at Hauging contemporains, picnic at de la scene publique. Ainsi, le rim fondateur du mouvement féministe en Austrane, jes jemnies som ar rivées au cinéma par la politique. rongareur au mouvement reministe A Film for Discussion, issu d'un pro-A FIMI JOT DISCUSSION, ISSU d'un pro-Jet de trois ans Costené par Martha Jet de trois ans Costené Jet de trois ans cosigne par Martna Ansara et Jeni Thornley en collabo Ansara et Jeni Thornley creation a permis rinstallation de Pinstitution qui deviendrait paus Pinstitution qui devienion co con-Prolim Film Commission co con-Ansara et Jent I norniey en collaboration avec d'autres membres du QUOTAS DE PARTICIPATION rinstitution qui deviendrait l'Alis-rinstitution qui deviendrait l'Alis-tralian Film Commission. De cette tralian Film Advisionnée du course des iniziarius dévisionnée du course des ration avec d'autres membres du groupe, commence par une citation tralian Film Commission. De cette des initiative, développée au « nouvelle initiative, dest née la « nouvelle années 70, est née la como la four des années 70, est née la como la four des como a controllogne » annees 70, est nee la «nouvelle 2000 australienne ». Dans la four Vague australienne ». Dans la four 140 de corre ronnierance in creame Vague australienne ». Dans la jour nee de cette renabsance, un group de féministes s'est constitué, de féministes s'est constitué, and comme constitué, and comme constitué, and comme constitué de féministes s'est constitué, and constitué de féministes s'est constitué de féministes d de teministes s'est constitue, le Sydney Women Film Group, soute-

Aujourd'hui, le féminisme des débuts s'est transformé, tout en laissant d'importantes traces. En Australie, plus que nulle part ailleurs, l'industrie du cinéma est sensibilisée aux problèmes des femmes. On parle par exemple d'instaurer des gardes d'enfants sur les tournages. Les femmes de ce secteur occupent plus de positionsclés que dans d'autres pays occidentaux, notamment à la tête de l'école nationale de cinéma et de télévision, l'AFTRS. Cette institution veille à maintenir des quotas égalitaires de participation féminine et masculine.

Les premiers films de femmes continuent d'exercer une influence certaine sur le cinéma australien plus récent. On a par exemple mis en évidence les liens entre My Brilliant Career et Muriel's Wedding (1994) ainsi que Strictly ballroom (1992), deux films réalisés par des hommes qui font partie des succès récents du cinéma australien, alors que l'on a reproché au cinéma australien des années 80 (les années Mad Max et Crocodile Dundee) d'abuser des clichés masculins.

Florence de Changy

★ Le 21º Festival international de films de femmes programme aussi vingt longs métrages inédits en compétition et un hommage à Jeanne Moreau. Tous les jours, des rencontres avec les réalisatrices et des « leçons de cinéma » délivrées par des cinéastes de plusieurs pays. A lire: Films de femmes, six générations de réalisatrices, de Jackie Buet. Editions Alternatives, 144 p., 170 F.

Maison des arts, place Salvador-Allende, 94000 Créteil. Tél.: 01-43-99-22-11. Prix des places : de 15 F (scolaires) à 50 F. Jusqu'au 21 mars. L'HUMANITE 17 Mars 99

es cinéastes australiennes et aborigènes l'honneur au Festival de Créteil sexe. On y voit aussi des femmes blanches de la bourgeoisie abuser des services domestiques des C'est cette conscience politique des cinéastes feministes ausannées **Zinéma** uaucunes dix qui les a fait soutesoixante dix qui les a fait souteoursanceurs qui res à jan souve et nir la cause des aborigènes, et nir la cause des auditisches tealisa-tout naturellement les réalisatrices aborigenes elles nêmes. Pentette est-ce aussi grace a leur en tant qu'aborigène » (1979) n est pas « pounquement d'un rect » que de dire du bien d'un combativité politique que les et « Ma vie telle que je la vis » film realise par une femme aboringe a historia cinéastes féministes australiennes De notre envoyée spéciale. et " Ma Yie were And Drogramme (1993) figurent au programme nun reause par une tenune auc-rigène », dit-elle à propos des ont bénéficié du soutien du gou-The jeune femme assise sur de Creteil - témoignent de ses vernement socialiste d'alors qui a la lunette des toilettes cherche en vain les traces engagements incessants pour obtenir des droits irréversibles vernement sociations à auxe yand et de créé une école de cinéma et de créé une école de cinéma en v d'une famille d'activistes. cree une ecole de chienta et de télévision en 1973 de chien de télévision en 1973 de chien de pour ces dépossédés de la terre est la fille de Charles Perkins, critiques. intégrant le groupe de films de de sang de ses règles mensuelles: australienne à qui elle à voulu militant en faveur des « land femmes afin de promouvoir le rendre leur dignité. miniant en laveur des « land rights » (droits à la terre) dans ene est encenne: Sur ces images taboues sur l'écran s'ouvre le film de Rachel Doubline de Rachel film australien pratiquement ingrande dame, mère de dix-huit les années soixante-dix et le existant à cette époque. elle est enceinte! granue dame, mere de discretes), est enfants (dont dix adoptés), est premier aborigène à être di-Perkins, (Radiance), presente existant a ceue epoque, vanc Campion et Gillian Armstrong, eniants (aont aix adoptes), est décédée en 1998 à l'âge de cinpremier aportigene a en e ur plôme d'une université. Enlevé plôme d'une université. Il o see Jes cinéastes australiennes les plus retains, " nautaine ", presente au 21º Festival international de à huit ans à 52 famille, il a été au 21° restival international de films de femmes de Créteil qui cette année rend un hommage cette année rend un hommage les cineasies ausuraneunes de prins prins connues, sortent de cette école. De même Rachel Perkins, Marta Avant de travailler avec Esa nun aus a sa ramino, il a cic élevé par des parents civants Avant de travaluer avec Es-sie Coffey, Jeni Thornley en rencontré Jeni Thornley en 1969 et a participé avec elle au eleve par des parents offante adoptifs tout comme soixante quante-six ans. certe annee renu un nommage particulier aux cineastes Trois traliennes et aborigenes. auopuis tout comme sonante mile autres enfants aborigènes Ansara ou Margot Nash. mue autres entants abortgenes métissés, systématiquement ar-rachés à leur milieu d'origine rachés à leur 1067 nour être 1707 et à participe avec eue au premier groupe pour la libéra-premier groupe pour la groupe tion des femmes, puis au groupe au tion des femmes à C; Anou au de filme de femmes à C; Anou au de femmes à comme de femmes à ci de femmes à comme jeunes femmes abortgènes, trois sceurs, l'une plus différente que racues a jeur mineu a ouseme entre 1927 et 1967 pour être l'autre, retournent dans la matde films de femmes à Sidney, enentre 1721 et 1701 population son de leur mère pour les funégagées contre la guerre du Vietnam et pour la reconnaisrailes. Rencontre explosive qui les fait fouiller dans la mémoire australienne blanche. Sance d'un cinéma militant et familiale et révéler des secrets sance u un cinema unitan ont féministe. Ensemble, elles die-L'histoire tabous: le viol de la fille aînée réalisé un « Film pour la disde ma famille par le père volage. La plus cussion » autour du travail des jeune des trois femmes apprencussion " auron on haran avec les femmes, leurs relations avec les ani haranes of la via da familla ani C'est en tant que réalisa-Jeune des trois tennies apprending des en dra que sa supposée sœur est en fait sa mère. Mais ce qui pour fait sa mère dien à un drome pet de moit donner lien à un drome pet hommes et la vie de famille, qui trice-productrice de la Rachel sion australienne que caracteristes sion australienne que caracteristes que caracteriste que caracteristes que caracteriste que carac servait de base de discussion rait donner lieu à un drame est Perkins est allée à la recherche en fait traité avec humour. Ra-Jeni Thornley a ensuite réade ses racines. (A travers ce avec les spectatrices. chel Perkins tout comme sa avec d'autres femmes cuel rerkins tout comme sa tou ue ses taunes. " a travers je travail de documentaliste, je comme Margot Nash, à ses yeux non seulement découvrir contes au Festival, un excellent Your non sourcinent necouville mais famille, mais vague du cinéma aborigène qui documentaire sur l'histoire du I instoire ue ma famme, mais sur les aussi mettre le doigt sur les aussi mettre ce peuple est atfléaux dont ce peuple of corte des aborde les thèmes universels uncumentance sur Luistune un travers traiennes lemmes a travers trois siècles, qui sert de base pè-dagogique dans les écoles aus-traiennes la film est comit and traiennes auurue 100 memes universeis sans rester confine dans le milineaux uoni or peupi cost des teint. » Et la voilà à citer des tantisme. (1 at voulu montrer teint. » Et la volla a cher des chiffres : « 95% des aborigènes rantisme. (1) al voutu montrer autres aborigènes comme que nous autres aborigènes comme sommes des personnes comme les autres avec nos ioise nos les autres autres avec nos ioise nos les autres autres avec nos ioise nos les autres aut uaguguque uans ies ecuies aus-traliennes. Le film est servi par chiffres: « 97% des abortgenes sont au chômage, souvent faute sont au chômage, souvent des lésont au chômage, taux des le plus d'éducation. Le taux est le plus d'éducation eux est l'espérance preux parmi eux Et l'espérance élevé du monde. Et l'espérance de vie n'ercède nas marante de vie n'ercède nas marante tranennes. Le nun est servi par une analyse politique pouvoir nente des rapports de pouvoir hoche enr le race la clace et la hoche enr le race la clace et la sommes des personnes comme sommes des personnes comme les autres avec nos joies, nos chagrins, notre humour. Alors chagrins, hitude on noue ora hasés sur la race, la classe et le cuagerus, more numour preqe vie n'excede pas quarante sente comme des cas sociaux », sence comme ues cas suciaux », explique Rachel Perkins. Avec C'était sur ce terrain que la son premier long metrage, and a voulu atteindre le grand pua voulu attemure le granu pu-blic et est en bonne voie de blic et est Sidney et à Mel-réussir. A Sidney déjà rempli bourne, son film à déjà rempli première Jes salles et a été nommé pour

Créteil 1999



Vacant Possession de Margot Nash

Festival international de films de femmes toujours riche en inédits dédaignés par la distribution (je pense aux films de Clara Law, d'Ann Hui, de l'Australienne Monica Pellizzari), ce 21e FIFF, avec le retour de Vera Chytilova plus pertubatrice que jamais, n'a pas donné dans le consensuel. Les Trappes (Pasti, Pasti, Pasticky) est une farce aussi lourde et beaucoup plus drôle que les comédies américaines salaces (Mary à tout prix) qui se gargarisent de sperme. Elles sont recues avec une indulgence dont ne bénéficiera sans doute pas l'épopée de deux violeurs tchèques, un ministre et son compagnon de virée, drogués et proprement castrés par leur victime. On dira que la cinéaste mélange tout, ce qui est vrai. À l'arrièreplan de sa tragicomédie accommodée aux testicules baladeurs, il y a le naturalisme de la viande crue et la corruption. Les Trappes tourne autour d'une affaire de promoteur international décidé à obtenir le permis de construire une autoroute en zone naturelle protégée. Il est vrai aussi que la fable est d'un féminisme antihomme fait pour effaroucher. Cependant, sa qualité narrative, sa mise en scène énergique, sa loufoquerie sarcastique sont explosives. Peuvent-elles, au nom du rire énorme qui est au rendez-vous, faire admettre que les outrages sexuels affectant le corps masculin sont acceptables, dans un premier temps au moins, aux yeux d'un distributeur parisien?

Le jury a attribué son prix à *Longue Vie* (*S Dniom Rojdenia*), premier film de la Russe Larisa Sadilova, un beau documentaire fictionné sur la vie d'une maternité. La rusticité de l'établissement renvoie à nos années cinquante tout en exprimant une humanité épanouie qui rend heureux, *Nic* (*Rien*), de la Polonaise

Dorota Kedzierzawska dont c'est le cinquième long métrage, mérite autant d'attention. Une jeune mère de trois enfants, dont le mari est odieux, ne peut avorter quand elle se trouve enceinte pour la quatrième fois. Elle est conduite à l'infanticide. Ce drame est filmé magnifiquement – trop peut-être – selon une esthétique tarkovskienne éblouissante. Le point de vue laïque de la cinéaste, son détachement méprisant à l'égard du catholicisme qui inspire un système social meurtrier, porte plus qu'une charge frontale. La comédienne, Anita Kuskowska-Borkowska, est d'une rare beauté.

L'axe majeur du festival a relié Créteil aux antipodes. Une vingtaine de réalisatrices australiennes étaient présentes. Margot Nash a tenu, sur l'histoire du cinéma australien, des propos éclairants qui sont des éléments de réponse à la question posée par Paul Kalina dans Positif (n° 458), « Avez-vous vu récemment un film australien? ». Complétés par les informations données par Kari Hanet (traductrice documentée) et Annabelle Sheehan, directrice des études de l'AFTRS (Australian Film Television and Radio School), ils font apparaître que la conjugaison de deux données - la présence au pouvoir, jusqu'en 1996, des travaillistes qui ont subventionné l'AFTRS pour que, par le cinéma, elle contribue à l'affirmation

Les Trappes de Vera Chytilova



d'une identité australienne, et l'activité d'un groupe féministe (Jeni Thornley, Martha Ansara, Margot Nash) - ont stimulé l'élan créateur et l'ouverture aux problèmes aborigènes du cinéma des années 70 à 90. En 1999, l'AFTRS compte 770 étudiants dont la moitié de filles. Pourtant, aujourd'hui, le passage obligé par la télévision et l'ambition de réaliser des films exportables pèsent sur la création qui est aspirée par Hollywood. Il y a risque de dévitalisation du cinéma australien, d'autant que le retour au pouvoir des conservateurs peut rejaillir sur le système d'aides publiques auxquelles le cinéma doit son renouvellement.

Amy de Nadia Tass, un film musical pour adolescents conditionnés par le volet édifiant du cinéma américain, s'inscrit dans cette conjoncture d'une mondialisation uniformatrice attaquée par plusieurs cinéastes. Avec son beau Vacant Possession (1994, déjà montré à Créteil), Margot Nash a probablement réussi le meilleur film métaphorique sur l'identité de son pays. En suivant le travail de deuil de trois filles aborigènes aux prises avec l'urne contenant les cendres de leur mère.



Radiance de Rachel Perkins

Radiance (1998) de Rachel Perkins persiste dans la quête d'identité, mais les nombreux films, courts métrages et documentaires consacrés aux aborigènes semblent à usage interne, y compris l'œuvre de plasticienne trop peu préoccupée par la narration de Tracey Moffatt. Autre déception, Oscar et Lucinda de Gillian Amstrong, film compassé, bien inférieur au Portrait de femme de Jane Campion. Saluons enfin, parmi une foule de courts métrages internationaux de bonne tenue, le fulgurant Kitchen Sink, faux film fantastique où une Blanche extrait de son évier un embryon de Maori: devenu grand, glabre et sexué, il provoque l'éruption volcanique des sens, et sans doute du sens de l'histoire en Nouvelle-Zélande. Son auteur, Alison Maclean, a l'ardeur inventive d'une Jane Campion à ses débuts. Son nom est à retenir. FRANÇOISE AUDÉ

Cinéma au féminin

Le Festival International de Films de Femmes de Créteil est, chaque année, une sorte d'événement. Gardien de la parole et du regard porté par les réalisatrices du monde entier sur la société et ses multiples dérives, il l'est également d'une certaine éthique de l'action culturelle. Quelle que soit sa section, chaque film programmé a un sens, une justification d'ordre esthétique, politique, sociale, morale ou strictement anthropologique. Tout est ici affaire de point de vue, d'implication, de revendication et d'analyse. Comme l'on pouvait s'y attendre, cette vingt-et-unième édition a été un terrain privilégié d'interventions et de débats, à commencer par la rétrospective consacrée aux Antipodes, incluant notamment les travaux des féministes des années soixante-dix comme Jeni Thornley, Megan McMurchy, Martha Ansara et Margot Nash, questionnant tour à tour l'histoire du travail des femmes, l'identité féminine, la maternité, la sexualité, la famille.

Si les films de fiction se sont principalement orientés vers la perception du temps et de la mémoire (2 secondes de Manon Briand, Radiance de Rachel Perkins, Drylongso de Cauleen Smith) comme vers celle de la solitude (Xiu Xiu de Joan Chen, Nic de Dorota Kedzierzawska, Emporte-moi de Léa Pool), les documentaires se sont plus volontiers attachés au constat de la violence grandissante, qu'elle soit d'ordre politique ou social (Running for Bogota d'Odile Isralson, Que personne ne bouge de Solveig Anspach, Tala med mig systrar! de Maj Wechselmann-, ainsi qu'à l'analyse des différents langages du corps : corps chorégraphié (Urban Clan de Michelle Mahrer, Histoire d'une transmission de Marie-Hélène Rebois. Bruit blanc de Valérie Urréa), corps entravé

(Elisabeth-Sveriges farligaste kvinna de Marianne Spanner), corps difforme (Gaias Born de Bente Milton). Au-delà de cette longue énumération, qu'en est-il des films et de leur capacité de représentation ?

Méditation sur l'idée métaphysique du temps comme réalité de l'instant, 2 secondes apparaît comme l'illustration très bachelardienne de la notion de durée. Deux secondes, ou le caractère dramatique de l'instant par excellence, temps d'hésitation qui exclut l'héroïne de compétitions de vélo tout terrain constituant la raison même de son existence, et qui l'oblige brutalement à refaire l'apprentissage de sa vie. Manon Briand n'a rien perdu de sa maîtrise ni de son goût pour les rapports difficiles, voire conflictuels, de l'individu aux prises avec la ville tentaculaire, avec la nécessité d'un devoir vivre toujours plus vite imposé



Histoire d'une transmission, de Marie-Hélène Rebois, France.

cette envie guerrière que vivent les personnages. Et si, à la fin de la pièce, des spectateurs viennent nous voir en nous disant qu'ils souhaitaient se lever de leurs fauteuils pour venir combattre avec nous, c'est gagné.

Avez vous l'impression d'appartenir à une famille de cinéastes ?

Non, il n'y a que des projets qui me plaisent ou pas. Je ne me sens pas appartenir à une famille. Je ne me sens pas dans le côté clanique du cinéma. J'ai fait quatre films avec Tavernier, ce qui entraîne une grande complicité. On n'a plus besoin de se parler pour se comprendre. Nos rencontres hors tournage sont plutôt

faire, sur une façon de faire, puis vous refermez la porte de la cuisine et vous le laissez travailler. Eventuellement, si le travail n'est pas bien fait, on intervient. Pour moi, la direction d'acteurs, c'est pareil. Le metteur en scène fait intervenir un artisan – l'acteur – et on se met d'accord sur un cahier des charges artistiques. Une des plus belles directions d'acteurs que m'a données Bertrand pour jouer Conan, c'est: "J'aimerais avoir du mal à te suivre". Il ne mâche pas mon travail, contrairement à Roger Planchon qui dirige ses comédiens à l'intonation prêt, qui joue tous les rôles devant les acteurs. Jouer est un métier d'écoute. Les réponses aux rôles, c'est en regardant les gens vivre qu'on les trouve. L'acteur est un presse-agrumes, les



Bertrand Tavernier et Philippe Torreton sur le tournage de Ça commence aujourd'hui.

rares : entre *Conan* et *Ça commence aujourd'hui*, on a dû se voir au maximum trois fois, et la troisième fois, c'était pour me proposer le rôle. Les gens croient que je dors chez lui...

Qu'est ce que, pour vous, une bonne direction d'acteurs?

Il y a une façon juste de dire quelque chose en fonction du rôle qu'on interprète, de ce que nous sommes dans la vie, de l'histoire qu'on raconte, du décor dans lequel on se trouve. Si l'acteur ne trouve pas d'emblée la justesse entre tous ces éléments, ça suppose une direction d'acteurs pour l'amener à ce résultat. Pour moi une bonne direction d'acteurs, c'est une confiance réciproque. Par exemple, quand vous faites venir le plombier chez vous, vous décidez ensemble d'un devis, sur ce qu'il faut

gens qui nous entourent ce sont les agrumes. L'acteur est un intermédiaire, un filtre, un carrefour qui n'est pas neutre. Je veux que le metteur en scène avec qui je travaille fasse appel à mon petit cerveau et pas à ma faculté de reproduire des sons. Je ne suis pas un singe savant. Je ne suis pas non plus un être mystérieux qu'il faut orienter à son insu. Je veux travaillemen intelligence avec le metteur en scène.

■ Propos recueillis par C. CHAUVILLE et K. GHIYATI

Rencontre avec Philippe Torreton le 10 Mai à 18h00 après la projection d'un film de son choix.

Université Paris I – 3, rue Michelet – 75006 – Entrée libre

Depuis dix ans, le Festival de Créteil mène une politique de sensibilisation du public adolescent au cinéma d'auteur. Prix attribué par un jury de lycéens et de collégiens, ateliers animés par des professionelles du cinéma destinés aux classes dont un élève est membre du jury, jumelage avec un pays étranger, entre deux lycées d'une part – après Ouagadougou et La Havane, des élèves de Kyriat Yam, Israël, ont participé cette année au festival –, entre le FIFF et le principal festival de cinéma du pays concerné de l'autre... Forte de tous ces atouts, l'opération "Graine de Cinéphage" est certainement la manifestation la plus éclairée qui existe aujourd'hui à destination du jeune public. Et qui prouve qu'un festival digne de ce nom est avant tout un lieu d'échange et de vie, un événement culturel au sens large du terme : ouverture, esprit critique et tolèrance. Jackie Buet, directrice du Festival, s'explique sur ce dispositif.

Prenez-en de la graine

Quels sont les principales ambitions de "Graine de Cinéphage" ?

Il y a eu dès le départ plusieurs objectifs, à commencer par celui de faire venir des adolescents dans un festival, de leur permettre de découvrir des genres et des styles cinématographiques dont ils n'ont jamais entendu parler. Nous avons mis en place, à l'intérieur des différentes sections du festival, ce que nous avons appelé le "fil rouge", qui est une façon d'aiguiller leurs choix, de créer des repères dans la programmation. Les jeunes ont ainsi officiellement six ou sept films à voir. Il va sans dire que, euphorie du festival aidant, ils finissent aisément par en visionner une bonne quarantaine... C'est certainement la principale réussite de l'opération. Il y a donc de prime abord la volonté pédagogique de leur montrer un certain nombre de films plus volontiers "faits pour eux", avec l'espoir qu'ils s'intéressent aux autres. Cette petite stratégie a jusque-là parfaitement fonctionné. Nous avons rapidement eu l'intuition que le jeune public pouvait s'intéresser à des films du monde entier en version originale sous-titrée français, ce qui semblait représenter un sérieux handicap pour bon nombre de distributeurs... Le festival défendant d'arrache-pied un cinéma de dimension plus culturelle que commerciale, nous leur expliquons, sans leur tenir pour autant un discours moralisateur, qu'il existe d'autres cinématographies, moins fortunées, qui parcourent des sentiers plus escarpés que celles qu'ils ont coutume de voir, qu'ils ont dix jours pour en profiter pleinement et qu'il est primordial de faire montre d'un minimum de curiosité. Ils découvrent des parti-pris stylistiques tranchés, des us et des coutumes hétéroclites, une multiplicité de thèmes et de points de vue, rencontrent et débattent avec des cinéastes d'origines et de cultures diverses. C'est déjà une belle étape.

Graine de cinéphage apparaît donc comme une manière habile d'éduquer le jeune public ?

C'est en effet une façon comme une autre de les éduquer, d'en appeler à leur curiosité, d'enrichir leurs connaissances, de bouleverser leurs certitudes comme d'étouffer leurs préjugés, le tout en élargissant leur champ d'investigation sur un cinéma différent, en les confrontant à des formes cinématographiques variées, allant du très narratif au délibérément expérimental en passant par le documentaire ou l'animation. Nous avons la volonté de leur faire prendre conscience qu'ils sont des spectateurs actifs, que le fait d'être otages d'un système de publicité et de production ne doit en aucun cas les empêcher de conserver leur intelligence, d'exercer leur sens critique et leur pouvoir de jugement.

Cela va même plus loin, dans la mesure où la programmation du festival est, idéologiquement parlant, particulièrement ciblée...

Le FIFF est un festival qui interroge en permanence le masculin et le féminin, les différents statuts des hommes et des femmes dans la société, les valeurs d'une société donnée, ainsi que les problèmes d'identité et de discrimination, aussi bien sexuelle que raciale. Les jeunes y sont extrêmement réceptifs et mesurent le message politique du festival. Ils constituent un public privilégié qui nous permet d'élever le débat autour de la notion de tolérance. Au-delà de la pédagogie, nous avons une sorte de mission d'ordre politique à remplir, au sens de la politique citoyenne.

■Propos recueillis par Sandrine FILLIPETTI



2 secondes, de Manon Briand.

par le stress urbain. Son héroïne doute, se perd, use le temps à ne jamais vouloir s'en servir. Attentive à ce qui fait le caractère affectif de la durée, au continu et au discontinu, à l'unité, à la vitesse, à la relativité du temps, la réalisatrice québécoise signe un premier long métrage d'une rigueur et d'une esthétique étonnantes.

Trois documentaires s'imposent au sein de leur section, qui s'intéressent, chacun à leur manière, à la question de la transmission, d'un côté du patrimoine culturel, de l'autre de la lutte féministe. *Urban Clan* s'attarde ainsi sur l'héritage et l'appartenance identitaire au travers de trois artistes aborigènes, Stephen,

graphique à travers l'arrivée de So Schnell (avant-dernière pièce de Dominique Bagouet, mort du sida en 1992, créée en 1990 à Montpellier) au répertoire de l'Opéra de Paris et des répétitions du corps de ballet classique de l'Opéra sous la férule de deux danseurs des Carnets Dominique Bagouet, Olivia Grandville et Matthieu Doze. Rencontre entre deux mondes diamétralement opposés, entre deux techniques, deux appréhensions radicalement différentes d'un même mode d'expression, cette longue série de répétitions s'offre comme le précieux témoignage de ce qui constitue l'essence même du spectacle vivant, prouvant avec quelle facilité il est possible de hisser un contemporain sur la scène de Garnier. Les danseurs progressent, sortent d'eux-mêmes, brisent des réflexes conditionnés, intègrent, apprennent. Et répètent, inlassablement, en un apprentissage féroce et épuisant, étonnament disciplinés et dynamiques. Audelà de l'ouverture d'esprit et de la générosité artistique, Histoire d'une transmission pose la question de la mémoire, de la nécessité impérieuse de passer le flambeau, de communiquer, d'enseigner pour ne pas mourir. Un film cinéastes expérimentales, féministes engagées vivant aux Etats-Unis – parmi lesquelles Carolee Schneemann, Valerie Soe, Constance Penley, Barbara Hammer et l'extravagante performer-exhibitionniste-militante Carole Leigh, qui pousse jusqu'à ses limites les plus extrêmes la revendication du "mon corps m'appartient".

Autant de films qui cernent leurs sujets de très près, qui revendiquent la rage de filmer, d'exprimer, de se battre, autant de cinéastes attentives à la sauvegarde de la mémoire, une façon comme une autre de faire preuve de leur responsabilité envers leur époque. En bref, le festival de Créteil va bien, merci. Il est même en pleine forme.

■ Sandrine FILLIPETTI

Palmarès:

Grand Prix du Jury : *S Dniom Rojdenia* (*Longue vie*) de Larisa Sadilova, Russie.

Prix spécial du Jury : *Xiu Xiu* de Joan Chen, USA/Chine.

Prix du Jury Graine de Cinéphage – Meilleur long métrage fiction de la section : *Amy* de Nadia Tass, Australie.

Prix du Jury AFJ (Association des Femmes Journalistes) – Meilleur long métrage documentaire : Histoire d'une transmission de Marie-Hélène Rebois, France.

Mentions spéciales: Que personne ne bouge de Solveig Anspach, France; Valkoinen Taivas de Suzanna Helke et Virpi Suutari, Finlande.

Prix du Jury Canal Plus – Meilleur court métrage : Adrian de Maja Weiss, Slovénie.

Prix du Jury de l'Université Paris XII – Meilleur court métrage européen : *Joint* Venture de Emma Bodger, Royaume Uni.

Prix de l'Association Beaumarchais : *Sortie* de Kathie Kriegel, France.

Prix du Public :

Meilleur long métrage fiction : *Radiance* de Rachel Perkins, Australie.

Meilleur long métrage documentaires Que personne ne bouge de Solveig Anspach, France.

Meilleur court métrage français : *T'entends comment tu parles à ta femme* de Anne Guillemard, France.

Meilleur court métrage étranger : La Fête des mères, de Chris Vander Stappen, Belgique.



Urban Clan, de Michelle Mahrer.

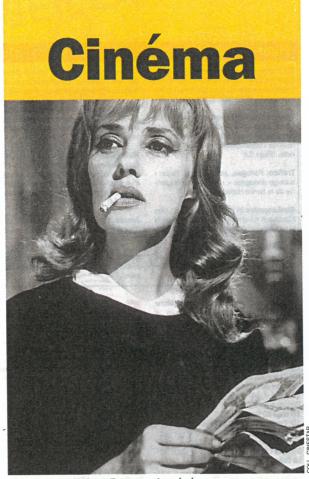
David et Russel Page – respectivement chorégraphe, compositeur et "performer" –, fondateurs de la compagnie de danse contemporaine "The Bangarra Dance Theater". Soulignant l'importance grandissante de l'attention portée à cette culture ancestrale, il fait écho à un cinéma ouvertement militant, engagé de bonne heure contre toute forme d'exclusion.

Histoire d'une transmission pose quant à lui la question de la transmission du langage choré-

en hommage à la pièce et à sa partition, mais aussi à un chorégraphe de pointe, considéré comme l'un des chefs de file, avec, entre autres, Jean-Claude Gallota, Daniel Larrieu, Maguy Marin, Régine Chopinot, Joëlle Bouvier et Régis Obadia, de ce que l'on a appelé la "génération Bagnolet".

Plus classique dans sa facture, Women of Vision, enfin, juxtapose les points de vue de dix-huit artistes, enseignantes, vidéastes ou

TELERAMA Du 13 au 19 Mars 1999



Jeanne Moreau dans Eva, un polar vénéneux.

Festival du film de femmes

Le féminisme intransigeant qui régnait dans les lieux où ce festival tenait ses premières assises n'est plus qu'un amusant souvenir. Les membres de la gent masculine pourront donc au même titre que les femmes, et sans s'exposer à leurs railleries, partir à la découverte d'une cinquantaine d'inédits. La surprise a toutes les chances de venir d'Australie et de Nouvelle-Zélande. En particulier des réalisatrices aborigènes. L'une d'entre elles, Rachel Perkins, qui, à travers son long métrage Radiance, défend avec superbe les droits de sa communauté, a déjà ses supporters. Film for discussion, sorte de manifeste féministe australien réalisé en commun par Jeni Thornley et Martha Ansara, arrive, lui aussi, précédé d'une réputation d'enfer. Egalement au rendez-vous, le cinéma du Québec propose des œuvres de cinq cinéastes. Deux d'entre elles sont des adaptations de romans de Marie-Claire Blais. Comme de coutume sera honorée une comédienne de toute première grandeur. L'élue est, cette année, Jeanne Moreau, qui dresse son autoportrait à travers douze de ses films favoris. On reverra, entre autres, Touchez pas au grisbi, de Jacques Becker, dans lequel elle campe une petite garce qui tente, sans succès, de rouler un caïd interprété par Gabin, Eva, transposition par un Joseph Losey au meilleur de sa forme d'un polar vénéneux de James Hadley Chase, les très brechtiens et romanesques Souvenirs d'en France, d'André Téchiné, et la grisante Baie des anges, de Jacques Demy, qui sera présenté, en présence de la comédienne, au cours d'une soirée de gala (le 14, 20h). On ne s'étonnera pas qu'elle ait aussi retenu Lumière, L'Adolescente et Lilian Gish, les trois films dont elle a assuré la mise en scène.

Du 12 au 21, Maison des arts, 94 Créteil, 01-49-80-38-98.



LE PARISIEN édition Val-de-Marne

16 mars 99

CRETEIL > Elle était l'invitée du Festival de films de femmes Jeanne Moreau enthousiasme le public

MAISON DES ARTS ET DE LA CULTURE, DIMANCHE 20 H 30. Les organisateurs du festival couraient après l'actrice depuis dix ans. Ils lui ont fait découvrir la MAC avant la projection d'un de ses films. (Photo LP.)

Jeanne Moreau était l'invitée d'honneur, dimanche soir, de la dixième édition du Festival international de films de femmes, qui s'est installé à Créteil jusqu'à dimanche.

La soirée inaugurale a pris des allures de triomphe pour la comé-dienne, qui jouit d'une cote de popu-larité à la mesure de son talent :

Les organisateurs du festival couraient après l'héroine de « Jules et Jim » depuis dix ans. « A chaque fois, elle repoussait notre invitation tout en nous écrivant pour s'excuser, ce qui est quand même rare dans la profession, souligne Jackie Buet, la directrice du festival. Cette année, exceptionnellement, elle a pu se libérer une journée entre deux voyages. On est bien sûr ravi. »

Après une visite au pas de course mini-débat s'instaure entre la comé-

IMOUSINE, tapis rouge et lu-mière tamisée. La comédienne de la Maison des arts de Créteil, Jeanne Moreau entre triomphalement dans la grande salle où l'attendait le public pour une projection du film de Jacques Demy « la Baie des anges ». Joyeuse, un brin espiègle, et visiblement à son aise dans une salle qui lui est acquise, l'actrice reçoit un tonnerre d'applaudissements.

« Marilyn Moreau »

«J'espère vous rendre cet amour multiplié par cent », répond Jeanne Moreau dans un sourire charmeur, avant de s'installer pour assister à la projection du film de Jacques Demy, dans lequel elle interprète le rôle d'une femme rongée par le vice du jeu. « C'est l'histoire d'une passion vue comme une maladie. Alors, nous sommes souvent malades », explique l'actrice.

Une heure et demie plus tard, un

dienne et son public. « Vous savez qu'après ce film on vous a surnom-mée Marilyn Moreau à cause de la coiffure blonde que vous arboriez?»

interroge un critique.
Rires dans la salle et étonnement feint de Jeanne Moreau. « Non, je croyais que seuls les douaniers américains m'appelaient comme ça, parce qu'ils n'arrivent pas à pronon-cer mon nom correctement. »

Jackie Buet, No directrice du festival, demande si l'héroïne de « la Baie des anges » ne représente pas un portrait idéal de la femme. « Non, je ne suis pas d'accord, rétorque Jeanne Moreau. C'est un beau portrait d'être humain, je m'excuse. » En 1971, Jeanne Moreau avait signé « l'appel des 343 » en faveur de l'avortement

Le Festival du film de femmes se poursuit avec des projections tous

David CHARPENTIER